

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. 1964.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

**BULLETIN**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE**  
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE  
DU  
**VENDOMOIS**

---

**ANNÉE 1964**

---



IMPRIMERIE RAYMOND SILLE  
21, Avenue du Maréchal-Maunoury  
BLOIS



BULLETIN  
DE LA  
**SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE**  
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE  
DU VENDOMOIS  
Fondée en 1862





**BULLETIN**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE**  
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE  
DU  
**VENDOMOIS**

*Reconnue d'utilité publique par décret du 15 Mars 1877*

**ANNÉE 1964**

SOMMAIRE

	Pages
Assemblée générale du 18 mars 1964 .....	5
Assemblée générale du 28 novembre 1964 .....	6
L'excursion de la Société en Sologne, le 5 mai 1964 .....	8
Nouveaux sociétaires : admissions prononcées en 1964 .....	10
Chronique de l'année .....	11
Compte financier 1964 .....	13
Bibliothèque de la Société .....	14
 <b>Communications :</b>	
— Les peintures murales de l'église de Saint-Bohaire, par Mlle S. Trocmé .....	19
— Quelques réflexions sur le climat vendomois, par M. le docteur Dattin .....	63
— Des vestiges d'habitats gallo-romains près de la tour de Grisset (Recherches effectuées en 1964 par l'équipe archéologique de Morée) .....	76

## AVIS IMPORTANTS

---

— L'adresse exacte de la Société est « Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, Cloître de l'Abbaye à Vendôme (Loir-et-Cher) ».

— Compte de Chèques postaux : Orléans 665-33.

— La cotisation annuelle, donnant droit au Bulletin de la même année est de **5 F. minimum**, recouvrable au début du 1<sup>er</sup> trimestre. Nos amis voudront bien faciliter la tâche du Trésorier en évitant une lettre de rappel et l'envoi d'un mandat de recouvrement.

— Pour compléter ses collections, la Société accepterait avec reconnaissance le don d'exemplaires anciens du Bulletin (depuis 1862).

— Les opinions émises au cours des communications ou publiées dans le Bulletin n'engagent que la seule responsabilité de leurs auteurs.

---

# **SOCIÉTÉ**

## **ARCHÉOLOGIQUE**

### **SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE**

## **DU VENDOMMOIS**

---

103<sup>e</sup> ANNEE — 1964

---

#### **286<sup>e</sup> Assemblée Générale**

**Séance Publique du 18 Mars 1964**

La 286<sup>e</sup> Assemblée générale s'est tenue dans la salle d'honneur de la Porte Saint-Georges, le mercredi 18 mars. Elle a réuni la fidèle et nombreuse assistance habituelle, avec la présence (habituelle aussi, et nous le soulignons avec joie) des hautes personnalités vendômoises, à la tête desquelles nous avons pu saluer M. Lavigne, sous-préfet, M. Gérard Yvon, député-maire, M. Agostini, receveur des finances, M. Lafontaine, proviseur du lycée.

M. le docteur Dattin, président sortant, avant de céder le fauteuil à son successeur, M. le chanoine Gaulandau, prononça une allocution fort délicate pour remercier les membres du Bureau et tous ceux qui l'avaient aidé dans l'exercice de sa charge.

Le nouveau président, qui inaugurait ainsi son troisième mandat, se plut à rendre hommage à M. le docteur Dattin, qui, dit-il, a apporté à la Société son expérience, sa connaissance parfaite des milieux vendômois, le témoignage d'un long passé familial marqué de services de tout ordre... et qui restera le président du Centenaire de la Société, son grand oncle, M. Emilien Renou, ayant été, lui, le président de la Fondation. Il affirma aussi, avec preuves à l'appui, que le rayonnement culturel de notre Compagnie (donc de notre ville et de sa région) va en s'amplifiant. Il énonça ensuite à grands traits le programme qu'il s'agira désormais de réaliser, et après avoir salué l'élection au Bureau de MM. les professeurs Denizot et Proust, de MM. Renard et Weelen,



il donna la parole à M<sup>e</sup> Couvrat, secrétaire et à M. Chrétien, trésorier qui produisirent à l'assistance la liste des nouveaux membres et le compte financier après quoi, M. Jean Dupuy donna communication de son étude sur la *Municipalité vendômoise de 1790 à 1870*, et M. Leymarios, au nom de l'équipe de Fréteval parla des *Vestiges d'habitats gallo-romains près de la Tour de Grisset*. Ces deux communications paraîtront dans notre bulletin.

\*  
\*\*

## 287<sup>e</sup> Assemblée Générale

### Séance Publique du 28 Novembre 1964

La 287<sup>e</sup> Assemblée générale a eu lieu le samedi 28 novembre, sous la présidence de M. le chanoine Gaulandau, assisté des membres du bureau.

Au premier rang, avaient pris place M. Lavigne, sous-préfet ; M. Dursap, maire-adjoint, représentant M. Yvon, dont le chanoine Gaulandau a lu une lettre d'excuses ; M. Lafontaine, proviseur du lycée Ronsard et Mme ; M. Foulet, inspecteur de l'enseignement primaire, de Blois ; M. Jean Garillon, président du syndicat d'initiative et Mme.

Ce fut une très intéressante soirée, brillamment ouverte par le discours-rapport moral du président, qui s'est poursuivie par deux remarquables communications, pour se terminer sur une projection de belles photos en couleurs et en noir, accompagnée d'un commentaire concis non dénué d'humour.

Les premières phrases du président ont été des remerciements adressés au sous-préfet, aux personnalités qui l'entouraient et à tous les adhérents venus parfois de très loin, trouvant les mots aimables qui convenaient à l'adresse de chacun.

Dressant le bilan de l'activité du bureau de la Société depuis l'assemblée générale du 18 mars, le président a eu le plaisir d'annoncer que le dolmen de Langot — l'un des plus beaux de la région — avait pu être sauvé, grâce à l'intervention de M. Denizot.

L'équipe de Fréteval-Morée, qui travaille sous les auspices de la Société, a pu continuer ses recherches « non sans mérite, non sans inquiétude, mais elle a travaillé et très bien ». La réfection de la toiture de la chapelle du lycée est décidée. Le chanoine Gaulandau a remercié le proviseur, le député-maire et le Conseil municipal. Ainsi sera assurée « la conservation d'un des monuments les plus anciens et les plus remarquables de notre ville.

Après avoir rappelé la sortie en Sologne, le projet de réédition du « Dictionnaire du Vendômois », de M. de Saint-Venant, la réception de nombreuses personnalités et Sociétés savantes, la participation de la Société vendômoise à la célébration du centenaire de la Société de Châteaudun, le chanoine Gaulandau a donné connaissance de l'importance de la correspondance échangée avec l'Université de Pise, avec Bruxelles (sur Ronsard), avec La Fère (Aisne), à propos de Marie de Luxembourg, etc.. Il a ajouté que de nombreux étrangers avaient visité Vendôme et son musée, en particulier : Portugais, Américains, Allemands etc.. Vendôme a reçu la visite du propriétaire du domaine des Trois-Ilets (Martinique), patrie de l'impératrice Joséphine. Enfin il a rappelé la participation de la Société à l'émission « Radio-Ile de France », sur les ondes de l'O. R. T. F.

En terminant, le président de la Société archéologique, scientifique

et littéraire, très applaudi, a dit son espoir de voir enregistrée la 500<sup>e</sup> adhésion avant l'assemblée générale de 1965.

« J'entends bien l'objection, qui d'ailleurs, vient du dehors :

« Vous n'êtes pas 500 archéologues, ni hommes de lettres, ni hommes de science ! ». Et je réponds une fois encore en votre nom à tous : c'est bien évident. Tous ne sont pas des spécialistes. Mais pourquoi 500 personnes de Vendôme, des environs, de divers points de la France et même de l'étranger sont-elles venues à nous, sinon parce qu'elles ont le goût de s'instruire de son passé, parce qu'elles ont compris notre rôle et veulent participer à nos efforts ou entrer dans notre amitié ? ».

« Alors, il n'est pas besoin d'insister. Notre Société, en se montrant tout simplement telle qu'elle est, a trouvé le nombre, sans le chercher. Et c'est la preuve qu'elle est bien dans sa voie. Alors, n'est-ce pas, nous continuons ! ».

\*  
\*\*

M. Couvrat a ensuite donné lecture de la liste des excusés, des membres décédés depuis la dernière assemblée générale et des nouveaux membres (parmi ceux-ci M. Daridan, ambassadeur de France).

A l'unanimité l'Assemblée a renouvelé les pouvoirs du Docteur Dattin, vice-président et de M. Poulteau, bibliothécaire et désigné MM. Jeulin et le docteur Colemonts comme nouveaux membres du bureau à partir de 1965.

Notre confrère M. Jean Dupuy, était venu de Blois pour nous donner communication de la deuxième partie de son étude sur *La Municipalité vendômoise, allant de 1870 à 1940*.

S'appuyant sur des chiffres, faisant état de prises de positions, de démissions, d'alliances, de « divorces », de « combats » parfois acharnés, M. Dupuy a jonglé avec les majorités libérales ou conservatrices, ou de gauche ou de droite. Le nombre des électeurs a été à peu près stable pendant cette période : cela n'a pas empêché une liste socialo-radical d'obtenir la majorité aux élections de 1888 pour la perdre au profit des modérés avant de la retrouver en 1904. En 1919, c'était le « Bloc National » ; en 1925 le « Bloc des gauches », mais avec une seule voix de majorité qu'un décès allait faire basculer en minorité à la faveur d'une « manœuvre » et d'une élection partielle.

Luttes souvent aigües devait dire M. Dupuy qui, en concluant, affirmait cependant que, malgré cela, ces hommes aux idées différentes, opposées, avaient un point commun : « Ils aimaient Vendôme. Ils ont, les uns et les autres, travaillé de leur mieux au bonheur de leurs concitoyens, de leur pays.

\*  
\*\*

Pour la troisième fois consécutive, l'« équipe de chercheurs » de Morée rendait compte de ses travaux à l'assemblée générale de la Société. M. Claude Leymarios a fait une importante communication et un heureux complément a été apporté par M. le docteur Colemonts. Ce dernier, à l'aide de photographies en couleurs, en noir et blanc, prises au sol ou aériennes, (au moyen d'un cerf-volant ingénieusement doté d'un appareil photo), a révélé au public les résultats obtenus.

Nos lecteurs liront plus loin l'ensemble de cette étude. En terminant, M. Leymarios a donné toutes les explications désirables et l'assemblée unanime, en félicitant l'équipe de Morée, a souhaité que ses travaux puissent être menés à bien, car ils en valent la peine.

## Le rendez-vous Solognot de la Société Archéologique Scientifique et Littéraire du Vendômois

(le dimanche 5 mai 1963)

Le ciel inclément de ce printemps n'avait pas désarmé en cette matinée, mais qui aurait reculé au moment de monter dans le car devenu de tradition dans notre courte migration annuelle ? La froide détermination de notre grand maître de poste, toujours à la peine, et le bon et tranquille sourire de notre président chassaient tout pessimisme. On allait passer la Loire ! On verrait bien... Que reste-t-il donc à ces Vendômois si gentils ? Partir ! Partir ! Partir !

### *En Sologne*

Chacun a salué les terrasses de Ménars, deviné Cour-sur-Loire, extrêmes pointes vers le sud de notre voyage beauceron l'an passé. Cent-vingt « Vendômois » venus du Perche, des vallées et des plateaux... et même de Paris ! se retrouvent et retrouvent M. Martin-Demézil, directeur des Archives de Loir-et-Cher. Notre vagabondage entre Loir et Cher ne fait somme toute que se poursuivre. Celui qui nous enchantait à Talcy a bien voulu cette année encore être notre maître et notre guide. Fils de Sologne, nul mieux que lui ne pouvait nous faire découvrir, en nous conduisant d'église en gentilhommière, au travers de cette campagne harmonieuse, un peu de l'âme de ce terroir.

### *Saint-Dyé-sur-Loire*

Nous ne répéterons pas — et pour cause — l'exposé magistral, si plein d'érudition et si captivant qui nous fut fait devant le tombeau de Déodat. Il a ravivé en nous le souvenir de ces siècles troubles et troublés dont seul l'écho des vertus et des miracles de ces moines énergiques, uniques mainteneurs de la civilisation, dans la barbare nuit mérovingienne, est parvenu jusqu'à nous.

### *Villesavin*

Quelques kilomètres allègrement franchis dans une Sologne ruisellante mais tellement verte et, enchâssé dans les taillis, se voulant aussi ignoré et défendu que le château de la Belle au Bois, voici Villesavin. Ses propriétaires, Mme et M. de Sparre nous reçoivent avec une amabilité et une chaleur qui achèveraient de réconcilier l'esprit le plus chagrin avec le printemps solognot.

Ce n'est pas la prestigieuse mais trop souvent froide construction des grands châteaux classiques touristiques qui nous accueille, mais une demeure habitée, meublée, aimée. Et la vasque d'esprit vincien, digne d'un palais ne peut être qu'ici dans ce cadre où la nature et l'homme ont créé l'harmonie.

Qu'il fait bon devant ces bûches se consumant joyeusement dans la vaste cheminée ! On revient de la chasse... Séchons nos vêtements cependant que la table est déjà dressée et que tourne la rôtissoire. Là-bas, vers les communs est arrêtée la grande et curieuse voiture d'osier qui a permis aux dames de suivre la journée. L'on verrait entrer la compagnie en costume d'époque que l'on n'en éprouverait aucun étonnement. Sologne, terre de féerie..

### *La halte de Bracieux*

Puisque nos voyages ne sont, d'année en année, que retrouvailles et enchaînement, retrouvons M. Autebert, notre traiteur de Ménars en son hôtel de Bracieux.

Nourritures terrestres, soyez les très bienvenues, après cette plongée dans le temps. Mais à Bracieux, c'est toujours la Sologne.

Notre président, M. le chanoine Gaulandau, ne pouvait que lever son verre à la prospérité de notre compagnie après avoir complimenté aux applaudissements des convives le maître d'œuvre de cette journée, j'ai nommé M. Martin-Demézil, et notre toujours dévoué M. Chrétien, cheville ouvrière de toutes nos sorties. Dois-je, cher président, vous remercier de m'avoir « puni » ? Je crains que vous ne le soyez en lisant ce méchant papier...

### *Fontaines-en-Sologne*

« Le soleil... Il est en nous. Nous l'avons au cœur. C'est l'estime et l'amitié que nous nous portons mutuellement. Ce qui est l'honneur de notre compagnie... » Je rapporte bien mal les paroles de notre président mais je l'ai et nous l'avons fort bien compris.

Phœbus n'a pas voulu être en reste. Le temps est devenu plus clément.

On admire la façade romane de Fontaines-en-Sologne. Mais quelle découverte aurions-nous remarquée si nous n'avions vu la splendeur des voûtes angevines si chères à notre guide, voûtes en berceau ou en coupole, à l'ossature d'ogives, de doubleaux, de liernes et de tiercerons. D'aucuns se souviennent... Le Prytanée... La voix puissante des orgues...

### *La Morinière*

La paresseuse Loire ne saurait être frontière. La franchir ce n'est pas quitter sa famille, ses amis ; mieux, c'est les visiter. Ainsi devait songer Ronsard retrouvant Jean du Thier à Beauregard puis poussant de là à la Morinière, demeure solognote de sa tante. Château de brique rose, contemporain de Glatigny de Souday, comme recueilli au milieu des eaux et des bois, que tu dois être plus admirable encore parmi tous les ors de l'automne !...

### *Le Château du Moulin.*

Egalement entouré de fossés larges et profonds, voici le château du Moulin. Altières sont ses tours féodales, menaçantes ses meurtrières.

Rassurez-vous : l'alliance de la brique et de la pierre, losanges rouges et noirs, pierre de tuffeau n'annonce que l'élégance d'un art architectural. Ce n'est qu'une pseudo-forteresse. Heureux château ! Heureux propriétaires ! Mme de Marcheville et M. de Marcheville qui nous ont si largement et complaisamment reçus n'ont que choses aimables et propos souriants à nous confier sur leur belle demeure restaurée avec tact, décorée et meublée avec patience et goût.

La dernière halte du parcours solognot vient à son terme. Le charme est rompu : il n'y a plus que des automobilistes comme les autres revenant d'une quelconque randonnée. Que non pas ! Qui n'a déjà songé à l'an prochain ?

Ce n'est qu'un au revoir..

J. ARNOULD.

## NOUVEAUX MEMBRES

Admissions prononcées en 1964

- Dr. Lacroix Michel, 19, rue du Palais, à Blois.  
Dr. Flin Pierre, 5, rue du Béarn, à Blois.  
M. Bertin, « Les Diorières », Chauvigny-du-Perche.  
M. l'abbé Henard, curé-doyen, à Herbault.  
M. Repain, 1, rue Henri Poincaré, Paris (20<sup>e</sup>).  
M. Roux, professeur au lycée Ronsard, à Villiersfaux.  
M. Chapuy Jean, 12, rue des Quatre-Huyes, à Vendôme.  
M. Aquilon Pierre, lycée de Loches (Indre-et-Loire).  
M. Carli Jean, retraité, à Fréteval.  
M. l'abbé Guillot, curé de Trôo.  
M. Rebeyrolle, à Trôo.  
M. de Sachy, « L'Epau », par Pezou.  
M. Diry, préparateur en pharmacie, 1, rue Notre-Dame, à Vendôme.  
Mme Desnot, 4, rue Renarderie, à Vendôme.  
Mlle Patureau, 3, rue de la République, Saint-Mandé (Seine).  
M. Faydi, secrétaire général de sous-préfecture, 13, boulevard de France à Vendôme.  
Mlle Chesneau, professeur au lycée Ronsard, « Le Clair Logis », à Vendôme.  
M. Gresteau Marcel, « La Ruelle », Morée.  
M. Crenière Serge, « La Ruelle », Morée.  
M. Pussot Daniel, 20, rue du Commerce, à Blois.  
M. Remay Jean, boulanger, à Thoré-la-Rochette.  
M. Touzot Jean, 11, rue de Varenne, Paris (7<sup>e</sup>).  
M. l'Ambassadeur Jean Daridan, Trôo.  
M. et Mme Maerten, à Lavardin.  
Mme Jurien de la Gravière, « Huchigny », Coulommiers-la-Tour.  
M. Debuissou Jacques, 121, rue de Turenne, Paris (3<sup>e</sup>).  
M. Canazzi, professeur au lycée Ronsard, à Vendôme.  
Mme Canazzi, professeur au lycée Ronsard, Vendôme.  
M. Kamette, professeur au C.E.G., Mondoubleau.  
Mme Kamette, professeur au C.E.G., Mondoubleau.  
M. Viguié, censeur au lycée Ronsard, Vendôme.  
Mme Viguié, assistante scolaire, Vendôme.  
M. Selingant, professeur au lycée Ronsard, 7, avenue Jean Moulin, Vendôme.  
M. Lepallec, professeur au lycée Ronsard, Vendôme.  
Mme Debuissou Jacques, 121, rue de Turenne, Paris (3<sup>e</sup>).  
M. Nivet, professeur agrégé au lycée Ronsard, Vendôme.  
Mme Baconnet, professeur au lycée Ronsard, Vendôme.
-



# Chronique de l'année 1964

---

## *DISTINCTIONS.*

M. Guy *Noulin* a été nommé Officier dans l'Ordre des Palmes Académiques.

M. *Viallard* a été nommé Chevalier du même Ordre.

M. J.-E. *Weelen* a été fait Officier du Mérite de l'Ordre militaire et hospitalier de Saint-Lazare de Jérusalem à cause de ses recherches sur des personnages historiques du Vendômois ayant appartenu aux Ordres de Saint-Lazare et de Notre-Dame du Mont-Carmel.

## *TRAVAUX.*

M. l'abbé *Novel* : A la recherche des civilisations disparues, (Massetot, éditeur, Orléans).

Mme *Philippe* : Un violon d'amour, dans la revue « Recherches sur la musique française classique. T. IV. 1964. Picard et Cie, Paris.

M. Norbert *Dufourcq* : Autour des Moulinié, associations de violonistes au XVII<sup>e</sup> siècle. (Ibid.)

## *NOS DEUILS.*

M. Edouard *Martellière*, notre doyen, toujours intéressé à notre Société et à sa ville natale.

Mlle *Marganne*.

M. André *Bouille*, industriel, économiste et écrivain.

M. *Doucet*, Conseiller général de Montoire, qui suivait nos travaux avec intérêt.

## « RELATIONS PUBLIQUES ».

Nous avons eu l'honneur et le plaisir de recevoir cette année à Vendôme :

*Le Collège Littéraire Universitaire* (Faculté des lettres) de Tours, conduit par M. le professeur René Louis.

Les universitaires participant à Tours au *Huitième Stage International d'Etudes humanistes*, avec MM. les professeurs Stegman et Leveel.

(Les uns et les autres furent accueillis salle Saint-Georges par M. Gérard Yvon, député-maire.

*L'Association des Professeurs d'Histoire et de Géographie* de l'Université d'Orléans.

*La Société des Lettres et Sciences du Saumurois.*

D'autre part notre Société a été représentée par son président et M. Poulteau à la Journée du Centenaire de la Société dunoise d'Archéologie, Histoire, Sciences et Lettres, qui fut présidée par M. André Chamson de l'Académie française.

*AU MUSÉE.*

La liste des objets offerts au musée et des acquisitions sera publiée dans le prochain bulletin. Nous signalons cependant les dons suivants :

— Quatre eau-fortes du maître DUNOYER DE SEGONZAC *Vendôme, l'Île verte, La Possonnière, le Loir à Couture* offertes par l'auteur, à qui nous exprimons notre très vive reconnaissance.

— Une statue ancienne de *Saint Bienheure*, en bois polychrome, don de M. le chanoine Nouvellon, archiprêtre de la Trinité.

— Une curieuse monnaie de cuivre, double tournois à l'effigie de Frédéric Maurice de la Tour, prince de Sedan, datée 1632, ce prince ayant battu monnaie jusqu'en 1638. Don de M. Lapouge, à Courtiras.

Nous relatons ici pour mémoire le vol qui a été commis au Musée dans la nuit du 30 au 31 août. Quatre tableaux (*Bouquet de roses*, de Van Aelst — *Fleurs*, école flamande — *Paysage d'Italie*, de Van Bloemen — *Tête d'enfant*, bois XVI<sup>e</sup> siècle). Une statuette de *Vierge à l'Enfant*, polychrome XV<sup>e</sup> siècle — Deux flambeaux d'argent époque Louis XVI. Plusieurs statuettes égyptiennes et des sculptures, statuettes et objets variés provenant de Chine et d'Extrême-Orient avaient disparu. L'auteur du vol a été arrêté à La Rochelle dès le 8 septembre. Il avait « opéré » dans plusieurs musées : Tours, Poitiers, La Rochelle et même en Allemagne et en Espagne (au Prado de Madrid), mais en considérant la masse hétéroclite de son butin il serait excessif d'affirmer qu'il était poussé uniquement par l'amour de l'art.

Grâce à la célérité de la police et à la bienveillante diligence de l'autorité judiciaire, les objets dérobés ont pu être récupérés le 20 novembre à Poitiers, et ont repris leur place au Musée.

---

## COMPTE FINANCIER

(ANNEE 1964)

### RECETTES :

Cotisations . . . . .	1.950,40
Ventes d'ouvrages . . . . .	956,35
Subventions . . . . .	112
Recettes (Sortie de la Société) . . . . .	2.670
Intérêts, livret de Caisse d'Epargne . . . . .	25,36
Recettes diverses . . . . .	50
Total . . . . .	5.764,11

### DEPENSES :

Impression du bulletin . . . . .	2.306
Frais de bureau . . . . .	854,01
Abonnements à publications . . . . .	320
Reliure d'ouvrages . . . . .	137,60
Dépenses (Sortie de la Société) . . . . .	2.620,30
Pour les recherches de Morée-Fréteval . . . . .	250
Dépenses diverses . . . . .	86,15
Total . . . . .	6.574,06

### BALANCE :

Dépenses . . . . .	6.574,06
Recettes . . . . .	5.764,11

EXCEDENT DE DEPENSES . . . . .	809,95
Reliquat de l'exercice précédent . . . . .	2.563,16

Avoir de la Société au 31-12-1964 . . . . .	1.753,21
---	----------

se décomposant comme suit :

Avoir au C.C.P. . . . .	1.278,12
Livret de Caisse d'Epargne . . . . .	371,19
Espèces . . . . .	103,90
Total . . . . .	1.753,21

Le Trésorier,  
B. CHRETIEN.



## BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ

---

Liste des ouvrages entrés à la bibliothèque en 1964

### I. — DONS D'AUTEURS

— De M. Charles BESNIER, *Sur les pas de Rabelais dans le Maine et au Perche.*

— De notre ancien président, M. G. DENIZOT, *La voie Domitienne entre Narbonne et le Rhône ; Les côtes de France et en particulier du golfe du Lion depuis six mille ans ; le fort de la Capitainerie à Vendôme.*

— De M. R. G. PLESSIS, *Vendôme, ville d'art.* (Revue du Touring-Club de France de mars (1964)).

— De M. G. RIGOLLET, *Etude sur le froid à Vendôme en 1963 et dans le passé.* (Nouvelle République, 4, 6 et 8 février 1963 et 4 mars 1963).

### II. — AUTRES DONS

— De M. DENIZOT, bulletins de la *Société Préhistorique Française.*

— De notre président, M. le chanoine GAULANDEAU, Abbé André Nouel, *A la recherche des civilisations disparues (Beauce, Sologne, Val de Loire, Gâtinais).*

— De M. le Dr. DATTIN, notre vice-président et ancien président, un fort lot de *bulletins* de notre Société ainsi que des tirages à part.

— De M. BAILLY, à Melun, *Ronsard et la musique*, numéro spécial de la *Revue Musicale* du 1<sup>er</sup> mai 1924, avec un supplément musical.

Margaret de Schweinitz, *Les épitaphes de Ronsard*, Paris 1925.

*Abbrégé de l'Art Poétique François*, prose par Pierre de Ronsard (Vendômois), Paris 1924.

Pierre de Ronsard, *Les Sonnets pour Hélène*, collection « Les Phares », Paris 1947.

André Jaulme, *Les Beaux Livres d'Autrefois, Le XV<sup>e</sup> siècle.* Exemple numéroté, bien complet des 40 planches.

Léonce Rabillon et Raymond Pornin, *Pont-Levoy, son Abbaye et son Ecole*, 1844, album qui, bien qu'incomplet, ne manque pas d'intérêt.

Gaston Bourgeois, *D'eau, d'azur et de pierres, guirlande aux châteaux de la Loire*, poèmes avec 24 gravures originales de Didier Raynal.

Marcel Prudhomme, *Enluminures*, poèmes dont plusieurs concernent le Vendômois et la Sologne.

Michel Brenet, *Dictionnaire pratique et historique de la Musique.* Paris, 1926.

— De M. le chanoine CHAMPEAU, à Saint-Firmin, Abbé Ernest Plat, curé de Lanthenay, *Les Armoiries de Romorantin*, 1890 et *Fondation du Couvent des Capucins à Romorantin*, 1891.

L'abbé Gabriel Plat, *Notre-Dame de Vendôme, patronne de la ville de Porto* (Portugal) extrait de la *Semaine religieuse* du diocèse de Blois, 1909. Exemplaire numéroté sur Hollande.

Alfred Franklin, *La vie privée d'autrefois, l'annonce et la réclame, les cris de Paris*, 1887.

Plusieurs brochures figurant déjà dans la bibliothèque.

— De Mme Paul LUCAS, à Bures-sur-Yvette, J. de Pétigny, *Histoire Archéologique du Vendômois*, édition de 1849 avec dessins et plans de monuments par Launay.

*Nous prions tous ces donateurs d'agréer nos sincères remerciements.*

### III. — ENVOI DU MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

— *Actes du quatre-vingt-septième congrès national des Sociétés Savantes*, section d'histoire moderne et contemporaine, Poitiers, 1962.

### IV. — ECHANGES — ENVOIS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

— *Académie des Beaux-Arts*, année 1962-1963.

— *Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, comptes rendus 1962.

— *Académie des Sciences*, comptes rendus hebdomadaires, plus la table générale des comptes rendus, Auteurs, T. 212 à 241, 1941 à 1955.

— *Revue de l'Agenais*, bulletin de la *Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen*, nouvelle Société correspondante, 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trimestres 1964.

— *Cahiers de l'Alpe*, n<sup>os</sup> 7 à 16.

— *Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts d'Angers*, mémoires T. VII, année 1963. Dans *Les Fresques du presbytère de Saint Rémy-la-Varenne* par M. René Letellier, références aux peintures murales du Vendômois.

— *Sociétés Nationale des Antiquaires de France*, bulletin 1962.

— *Société de Borda* (Dax), n<sup>os</sup> 310 à 313.

— *Les Amis du Vieux Chinon*, T. IV, n<sup>o</sup> 7, T. VI, n<sup>o</sup> 7, 1962-1963.

— *Institut d'histoire et d'archéologie de Cognac et du Cognacais*, T. II, n<sup>o</sup> 2.

— *Académie Delphinale* (Grenoble), nouvelle Société correspondante, Bulletin 8<sup>e</sup> série, T. II, 1963.

— *Société d'Emulation du Doubs*, mémoires, 1963 et 1964.

— *L'Eduen* (Autun), n<sup>os</sup> 29 à 32.

— *Société Archéologique d'Eure-et-Loir*, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres 1963, 1<sup>er</sup> trimestre 1964.

— *Société Archéologique et Historique du Limousin*, T. XCI.

— *Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher*, Notice historique sur les archives de la Chambre des Comptes de Blois, par le Vicomte J. de Croy, préface de M. Jean Martin-Demézil, directeur des Archives Départementales.

- *Revue Mabillon* (Ligugé), n<sup>os</sup> 214 à 217.
- *Société d'Histoire et d'Art du diocèse de Meaux*, 14<sup>e</sup> année, 1963 ; 15<sup>e</sup> année, 1<sup>er</sup> semestre 1964.
- *Revue Historique et Archéologique du Maine*, n<sup>o</sup> 98.
- *Les Amis du Vieux Montrichard*, n<sup>os</sup> 6 et 7. Dans le n<sup>o</sup> 6, Une hache plate en cuivre à Saint-Georges-sur-Cher (L.-et-Ch.) par notre confrère M. Gérard Cordier.
- *Commission Archéologique de Narbonne*, nouvelle Société correspondante, bulletins 1959-1960, 1961 et 1962.
- *Société Archéologique et Historique de l'Orléanais*, T. II, n<sup>os</sup> 18 à 21 et table des matières du T. II (1961-1962). Dans le n<sup>o</sup> 18, *La sépulture néolithique la plus importante de Beauce*, par notre confrère M. le chanoine Nouel.
- *Le Pays Bas-Normand*, nouvelle série, n<sup>o</sup> 4.
- *Société des Antiquaires de l'Ouest et Musées de Poitiers*, bulletins 4<sup>e</sup> trimestre 1962, 1<sup>er</sup> à 4<sup>e</sup> trimestres 1963.
- *Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 3<sup>e</sup> série, T. XXIV.
- *Société des Antiquaires de Picardie*, 4<sup>e</sup> trimestre 1963, 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> trimestres 1964.
- *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, n<sup>os</sup> 377 à 387.
- *Société des Lettres, Sciences et Arts du Saumurois*, n<sup>os</sup> 112 et 113. Dans le n<sup>o</sup> 112, p. 71, texte de l'allocution prononcée par notre confrère M. J. E. Weelen, au nom de la Société du Saumurois, lors de la célébration du centenaire de notre propre Société.
- *Sites et Monuments*, n<sup>os</sup> 24 à 27.
- *Société Archéologique de Tarn-et-Garonne*, année 1963.
- *Société Archéologique de Touraine*, bulletin XXXIII, année 1963 ; mémoires T. LVII.
- *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, T. LXXVI, 1963.
- *Chronique Archéologique du Pays de Liège*, 1963.
- *Smithsonian Institution* (Washington), annual report of the Board of Regents, 1962 ; annual report of the U.S.A. National Museum, 1963.

#### V. — ABONNEMENTS

- *Bulletin Monumental*, publié par la Société française d'Archéologie, 4<sup>e</sup> trimestre 1963, 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trimestres 1964.
- *Société Préhistorique Française*. Comptes rendus des séances mensuelles, n<sup>os</sup> 1 à 6. Bulletins T. LX, n<sup>os</sup> 5, 6 et 7, 8. Dans le n<sup>o</sup> 5, 6, *Quelques mots sur les pirogues monoxyles de France*, par notre confrère M. Gérard Cordier. Dans le n<sup>o</sup> 7-8, *Les découvertes des Ages du Bronze et du Fer dans le département du Loiret* (2<sup>e</sup> supplément) par notre confrère l'abbé André Nouel.
- *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, mensuel, année 1964 complète.

— *Association des Amis du château de Talcy*, bulletin n° 2, p. 6, mention de la visite du 28 mai 1963 par « un groupe important et sympathique » de notre Société.

— *Histoire locale, Beauce et Perche*, publication trimestrielle éditée par la coopérative scolaire des élèves-maîtres de l'école normale d'instituteurs d'Eure-et-Loir, n°s 13 à 16. Dans le n° 15, *Nouvelles archéologiques* par notre confrère M. G. Jeulin (compte rendu de l'activité de « l'équipe de Morée »).

— *Balzac à Saché*, n° IX, *Le Cheval de Saint-Martin et Bernard-François Balzac à Soissons*, par notre confrère M. J. E. Weelen.

— *L'Année balzacienne*, 1964.

— *Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray*, bulletin n° 14.

— *Gaule*, (*Société d'histoire, d'archéologie et de tradition gauloises*), bulletins n°s 21-22-23 et 24, 2<sup>e</sup> série n°s 1 à 3, circulaires mensuelles d'information, n°s 1 à 4-5.

#### VI. — ACQUISITIONS

— M. Rivard, *L'antique Sodobrium, Suèvres, cité druidique*.

— Ceresnes, *Le Chevalier de Ronsard et le Bane Maratchine*, roman historique.

— *Almanach-annuaire de l'arrondissement de Vendôme*, 1897. Première année.

— *Deux frises sur la cavalcade de Vendôme* donnée par le 10<sup>e</sup> Chasseurs et la ville, le 4 mars 1875 et sur celle de 1890.

Ph. POULTEAU.

---

## *Composition du Bureau pour l'année 1965*

---

- Président* : Chanoine GAULANDEAU, Conservateur du Musée  
*Vice-président* : Docteur DATTIN, à Vendôme.  
*Secrétaire* : M<sup>r</sup> Paul COUV RAT, avoué.  
*Trésorier* : M. CHRETIEN, instituteur honoraire.  
*Bibliothécaire-archiviste* : M. POULTEAU, professeur au Lycée Ronsard,  
à Vendôme.
- MM. DENIZOT, professeur honoraire, (Faculté des Sciences de Mont-  
pellier), à Vendôme.  
LEGENT, pharmacien, à Vendôme.  
MENANT, propriétaire, à Montoire.  
PROUST, professeur au Lycée Ronsard.  
RENARD, négociant, à Montoire.  
WEELEN, homme de lettres, à Tours.  
Docteur COLEMONT, à Morée.  
JEULIN, instituteur, à Vendôme.
-

## **Les peintures murales de l'Église de Saint-Bohaire**

---

S. TROCMÉ

---

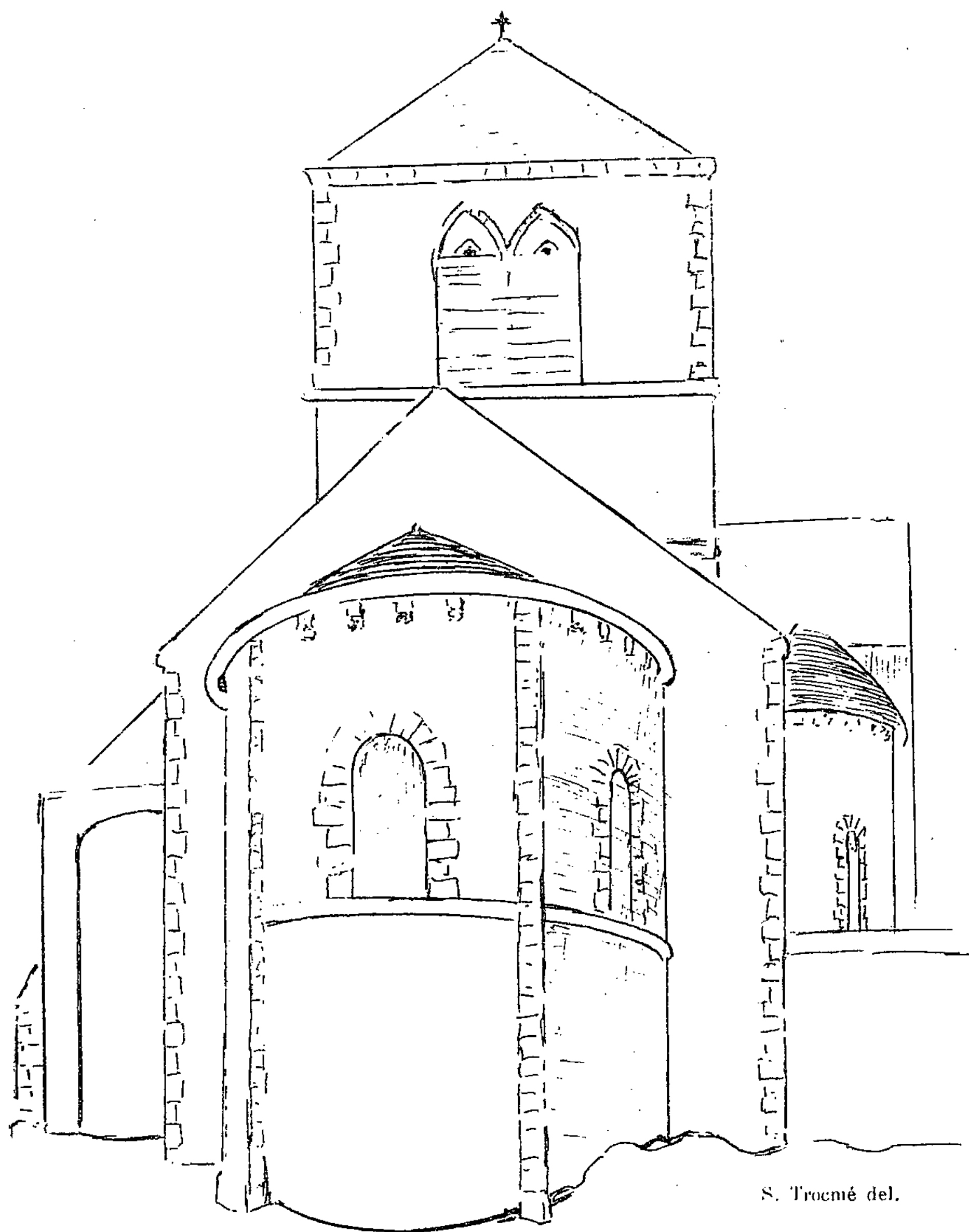
« Ce saint Bohaire (ou Boaire, Béthaire, Bétharius, Bétarius, Bertharius) serait né à Rome (1). Dès sa jeunesse il quitta sa patrie et vint à Chartres où sa vertu et sa science ne tardèrent pas à briller d'un vif éclat. L'évêque de Chartres, Pappole, lui permit de se choisir une retraite dans un lieu quelconque... il vint donc s'installer sur les bords de la Cisse, à peu de distance de Blois, et y construisit une petite chapelle sous le titre de Saint-Georges ».

« Clotaire II le tira, malgré lui, de cette retraite pour en faire son chapelain. Après la mort de Pappole (594) le clergé et le peuple l'élurent évêque de Chartres, mais il fallut un nouvel ordre du roi pour l'obliger à subir cette dignité qui lui paraissait un fardeau redoutable. De son temps, Thierry, roi des Burgondes, ravagea la ville de Chartres et réduisit en captivité les principaux habitants. Le pontife partagea le sort de son peuple, il donna tout ce qu'il possédait pour payer la rançon et sacrifia jusqu'au trésor de son église pour arrêter le meurtre. Chargé de fers, conduit devant le roi barbare, il le supplie de prendre encore sa vie, s'il le faut, mais d'épargner son cher troupeau. Thierry, touché de cet acte de dévouement, se sent porté à la clémence... et lui promet de ne plus l'affliger, les personnes de sa suite le promirent de même... Ce changement subit sauva une cité menacée des plus affreux malheurs. Thierry tint parole, fit cesser les violences, rendit la sécurité aux chartrains alarmés, répara le mal qu'il avait fait et restitua les biens de l'église ».

« Saint Bohaire vécut encore un certain nombre d'années au milieu du peuple qui lui devait sa délivrance. Il mourut

---

(1) Mg. Paul Guérin, *Les petits bollandistes, vies des saints*, t. IX, p. 244.



ÉGLISE DE SAINT-BOHAIRE  
vue du côté oriental

vers l'année 623 et fut enterré suivant la tradition, à son ermitage des bords de la Cisse ».

L'église qui remplaça l'oratoire du saint appartient d'abord à l'abbaye de Pontlevoy avant de passer aux mains de celle de Bourgmoyen en 1162 (1). Les constructions les plus anciennes ont effectivement les caractéristiques du XII<sup>e</sup> siècle ; elles concernent en particulier le chœur rectangulaire (4 m. de long sur 6 m. de large) terminé par un chevet en hémicycle profond de 2,10 m. à trois ouvertures, les robustes piliers moulurés du carré du transept qui supportent la charge du clocher également à base carrée, la chapelle sud dont le fond de l'absidiole est à présent aplati, enfin les murs nord et ouest d'une nef longue de 18 m., tandis que le mur sud a été remanié au XVIII<sup>e</sup> siècle. Quant au bas-côté sud ajouté au XVI<sup>e</sup> siècle, il est maintenant détruit.

L'accès du clocher se trouve près de l'angle sud-ouest de la chapelle nord pourvue d'une absidiole polygonale construite, au plus tard, dans les premières années du XIII<sup>e</sup> siècle puisque c'est la date d'une peinture murale découverte là.

Si saint Blaise a été honoré d'une chapelle particulière en cet endroit plutôt que saint Bohaire, c'est qu'ayant été martyrisé il est beaucoup plus célèbre que l'ermite, même évêque de Chartres. Le récit de sa vie et de ses avatars est racontée par différents auteurs (2) et par la *Légende Dorée* (3).

Il en résulte qu'après des études de médecine il fut élu évêque de Sébaste (Cappadoce). Il vécut quelque temps dans une caverne à cause de la persécution de Dioclétien. Les oiseaux lui apportaient sa nourriture et, assemblés autour

---

(1) Renseignements aimablement fournis par le Dr. F. Lesueur d'après un titre de 1707 (Archives de Loir-et-Cher, 3 H 110). A la p. 130 on lit « liasse XXVII, Saint-Bohaire : Transaction passée entre les abbés et Rm. de Pontlevoy et Bourgmoyen, par laquelle ceux de Pontlevoy cèdent à Bourgmoyen tout le droit de patronat qu'ils pouvaient avoir sur le prieuré de Saint-Bohaire, 1162. Ratification de la susdite transaction par Guillaume, évêque de Chartres, 1167.

« Transaction entre les chanoines de Chartres et ceux de Bourgmoyen portant que l'église de Saint-Bohaire sera alternativement paroissiale avec la Chapelle-Vendomoise, un an l'une et un an l'autre, 1167 ».

Le Dr. F. Lesueur ajoute : « les dates de 1162, 1167 peuvent bien être celles de la construction du chœur ».

(2) En particulier par Mgr. P. Guérin, *ouv. cité*, t. II, p. 226, et le P. Ch. Cahier, *Caractéristiques des saints*, p. 47.

(3) Traduction de l'abbé Rcze.



de lui, ne le quittaient que lorsqu'il les avait bénis ; les bêtes féroces venues se faire panser et guérir attendaient qu'il ait fini sa prière. Des chasseurs envoyés dans cet endroit virent des lions, des tigres, des ours, des loups et autres animaux réunis autour de la caverne, mais ne purent saisir aucun d'eux. Alors le gouverneur de la Cappadoce ordonna de lui amener saint Blaise. Il le fit battre et mettre en prison parce qu'il ne cessait d'opérer des miracles : ainsi, comme un loup avait ravi le pourceau d'une femme, il obligea le loup à rendre le cochon, alors la femme tua celui-ci et en porta la tête, les pieds et du pain avec une chandelle à saint Blaise, dans sa prison, qui lui demanda d'offrir tous les ans un cierge à l'église portant son nom. Le saint fut suspendu à un arbre et déchiré avec des peignes de fer ; de là vient qu'il est le patron des cardeurs de laine et des tailleurs de pierre. Sept femmes qui venaient recueillir le sang du martyr furent suppliciées à leur tour. Saint Blaise fut plongé dans un étang mais ne coula pas ; il invita les païens à venir le retrouver et 65 furent noyés. Il mourut décapité vers 283 dit la *Légende Dorée*, vers 316 dit Monseigneur Guérin.

« Il est invoqué contre les bêtes farouches, la toux, la coqueluche, le goître et tous les maux de gorge, ainsi que pour les maladies des pourceaux » (1).

Une châsse en bois doré, de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, contient des reliques du saint et montre divers épisodes le concernant (2).

La peinture murale, sur le pan coupé nord de l'absidiole dans cette chapelle Saint-Blaise, représente un saint qui ne

---

(1) Le P. Ch. Cahier, *ouv. cité*, p. 609.

(2) Au XII<sup>e</sup> siècle une peinture murale dans la chapelle de Berzé-la-Ville (Saône-et-Loire) représente saint Blaise devant le gouverneur et, en-dessous, sa mise à mort.

Un vitrail du XIII<sup>e</sup> siècle dans la cathédrale de Coutance montre les trois épisodes de son martyre.

Au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, dans l'église de Vic-le-Comte qui possède une partie du crâne de saint Blaise, c'est toute sa vie qui est figurée, peinte sur les murs.

Au XV<sup>e</sup> siècle, dans la cathédrale de Bayeux, comme au XVI<sup>e</sup> siècle dans l'église des Ponts-de-Cé et celle de la Jaillette (Maine-et-Loire toutes deux), sur des peintures murales c'est la scène du corps déchiré qui a retenu l'attention des artistes. Il en est de même, en 1410 sur un plomb historié qui le représente en évêque portant un peigne de fer. (Forgeais, *Plombs historiés, méreaux des corporations de métiers*, p. 53 et 55.





Relié S. Trocme.

SAINT-BOHAIRE. — Un Saint dans la Chapelle Saint Blaise



peut être ni saint Blaise lui-même, ni saint Bohaire, car tous deux ont été évêques et en porteraient le costume, ce qui n'est pas le cas ici.

Un quadruple encadrement entoure le personnage seulement sur trois côtés, ce qui est rare. La limite extérieure est constituée par une bordure rouge doublée de jaune à l'intérieur, suivie d'une bande vert clair, large de 10 cm. et enfin d'une autre, jaune vif, encore plus importante ; le tout enferme un fond d'un bleu clair très pur d'outremer mêlé de blanc, qui est aussi celui du nimbe.

Le saint est vu de face avec un visage très symétrique, des yeux bien ouverts aux pupilles d'un jaune foncé, (tonalité qui sert aussi pour dessiner les traits et les contours) elles sont logées contre les paupières supérieures, selon une disposition fréquente dans les œuvres anciennes, de même que le nez long et étroit, ainsi que la bouche petite. Des ondulations régulièrement espacées couvrent son front. Peut-être avait-il de la barbe, en tout cas ses cheveux blonds, qui cachent presque complètement les oreilles, sont disposés par petites masses égales et superposées, avec dans chacune, des lignes de cheveux soigneusement rangées à égale distance les unes des autres.

La même couleur d'ocre jaune foncé a tracé ses deux mains et le livre fermé à peine bleuté, aux tranches jaunes, qu'il tient dans sa gauche, tandis que sa droite, écartée de lui, est redressée, doigts repliés sauf l'index levé, sans doute en signe d'attention, d'acquiescement ou de conversation.

Il a un vêtement clair dont le bout des manches étroites apparaît aux poignets, ceux-ci n'étant pas atteints par l'élargissement que présente la tunique supérieure couverte de plis d'un ton plus rose que rouge. Par dessus est drapé un manteau jaune clair qui laisse dégagés l'épaule et le bras droit. Par malheur les pieds sont devenus invisibles car ils auraient permis de savoir s'il s'agissait ou non d'un apôtre, c'est-à-dire s'ils étaient nus ou chaussés. En effet, là comme dans la chapelle sud, et à une époque bien postérieure, le badigeonnage noir d'une litre haute de 55 cm. a été étendu directement sur la peinture primitive pour le plus grand dommage de celle-ci qui n'apparaît plus alors que par fragments tachés, quand tout n'a pas entièrement disparu. Par hasard, les têtes et les mains des deux petits donateurs, agenouillés aux pieds du saint, se trouvent au-dessus de cette litre. L'homme est à la droite de celui qu'il vénère ou implore, sa tête est levée presque horizontalement, ses deux mains dressées, ouvertes, mais à des niveaux différents ; par

contre celles de la femme, de l'autre côté, sont jointes dans une attitude de supplication. Sa robe à des plis rouges foncés, seuls visibles sur les bras ; sa tête, levée elle aussi, est coiffée du touret plissé en usage au XIII<sup>e</sup> siècle (1). Il permet donc de dater la peinture, mais étant donnée la facture si régularisée de la tête du saint, il ne peut s'agir que des premières années du XIII<sup>e</sup> siècle.

Les couleurs remarquées à propos de cette œuvre sont celles que l'on retrouve sur toutes les autres peintures de la même époque dans la chapelle sud, dédiée à la sainte Vierge, et dont tous les épisodes, sauf un, se rapportent à elle. A côté des ocre jaune et rouge, des bleus frais, du vert clair, du gris et du noir, parfois du brun, il ne faut pas oublier le rôle important que jouait le blanc dans les contours, retouches, plis ou perles, dont il ne subsiste qu'une faible partie, car l'usure du temps et surtout le badigeon ont accompli leur rôle destructeur en atténuant tous les tons et beaucoup de détails, en particulier les traits de pas mal de visages, sans compter les manques par suite de réparations des murs ou de dégâts accidentels, tels que la pose d'ex-votos. Ces peintures, en effet, n'ont pas la solidité des fresques, ayant été placées sur un enduit sec uniquement en les mêlant de colle.

Sur chacune des parois de la chapelle de la Vierge les sujets sont disposés sur deux registres, et pas toujours dans l'ordre logique qu'ils ont eu dans la vie de Marie. C'est ainsi que *l'Annonciation* est peinte sur le second registre sud, près de la bande rouge et jaune couverte de pastilles blanches qui court le long du bord et délimite aussi les parties supérieures et inférieures de chacun des thèmes traités.

Il faut d'abord constater la disparition presque complète de l'ange dont deux courbes jaunes sont peut-être le haut des ailes, et plus bas, quelques vagues traces grises l'emplacement de la tête, tandis qu'en dessous un assez haut fragment rouge doit être son manteau.

La Vierge Marie est plus visible. Pour le spectateur elle

---

(1) Il y a des tourets analogues sur un vitrail et une sculpture de la reine de Saba à la cathédrale de Chartres. L'on en trouve des exemples dans beaucoup d'autres cathédrales ou églises plus modestes, mais à propos d'une Bible historiée, Robert Fautier remarquait : « que le touret n'est porté sur le couvre-chef que par les femmes d'un certain rang ». (*Bulletin de la Société française de reproduction des Manuscrits à peinture*, 7<sup>e</sup> année, p. 64.

est placée à droite par rapport à l'ange ; c'est la disposition la plus fréquente (1), l'ange étant à gauche, puisque c'est lui qui se déplace pour remplir sa mission (2). La couleur du nimbe et du voile est effacée ; le visage ovale a des traits atténués, il est un peu incliné et non tourné vers le Messager divin qu'elle semble seulement écouter, et dans son émotion sa main gauche, ouverte, s'appuie contre sa poitrine. Une disposition analogue ne se remarque que deux fois (3), car partout ailleurs c'est la main droite qui presse son cœur (4). Ici, sa main droite est imprécise, et l'on ne saurait distinguer nettement si elle est baissée ou redressée. Habituellement, jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, et parfois au delà, elle lève au moins une de ses mains et parfois les deux, ouverte, paume en dehors, à moins que la gauche ne tienne un livre, ou par exception, une palme (5).

Sur le côté droit une saillie rouge semblerait anormale pour un repli du manteau et doit plutôt être le siège sur lequel elle était assise. Quant à la forme courbe traversée de lignes blanches à une certaine hauteur de la robe, elle est difficile à interpréter : est-ce un retour de vêtement ? ou un ornement ? ou autre chose ?

Le costume de la Vierge se compose, dans l'ensemble, d'une robe crème à plis gris-bleus et d'un manteau rejeté en arrière, probablement orange plutôt que rouge ; une tache verte à l'encolure est peut-être un fermoir ou un reste de décor.

---

(1) Sur 278 exemples d'Annonciations, du III<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, la Vierge est à droite (pour le spectateur) 234 fois.

(2) G. Millet, *Iconographie de l'Evangile*, p. 69 : « L'ange passe à gauche dans la composition des thèmes évangéliques, en particulier des miracles, la marche de profil se substitue à la pose de face, la figure principale avance vers la droite dans le sens de l'écriture grecque et latine, ainsi se marque la continuité de l'action dans une peinture qui veut représenter « le détail du récit ».

(3) Au XIV<sup>e</sup> siècle peinture de la chapelle de Verniette à Conlie (Sarthe). Bréviaire romain du XV<sup>e</sup> siècle. *Bibliothèque du Petit Palais*, Paris, Ms. 42, fol. 157 v.

(4) Au VI<sup>e</sup> siècle sur une ampoule de Monza, au IX<sup>e</sup> siècle dans un Ms. arménien de Vienne (Autriche), au XIII<sup>e</sup> siècle sur un vitrail de la cathédrale de Chartres, sur une page détachée d'un Choral, une peinture de Francesco di Simone, etc.

(5) Sur 278 exemples, la Vierge tient 40 fois un livre ; mais à partir du XIV<sup>e</sup> siècle et durant le XV<sup>e</sup> siècle c'est le plus souvent sur un pupitre que le livre est posé, de préférence ouvert.

Au début du XII<sup>e</sup> siècle, sur un chapiteau, dans la nef de l'église de Conques (Aveyron), la Vierge tient une palme.

La partie supérieure de cette scène est la plus curieuse. Il y a d'abord l'arrivée d'une colombe ; le fait, en soi, sans être fréquent, est normal bien qu'il ne semble pas se produire avant les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, et seulement de temps à autre. En tout cas elle n'a jamais, comme ici, une aile tortillée, et l'air de tomber plutôt que de voler, sans compter que l'abondance d'ocre jaune éloigne toute idée de blancheur évoquée habituellement par ce volatile.

Dans le haut, sous la bordure rouge et jaune perlée de blanc qui limite le sujet, court une bande vert clair avec saillies arrondies pendant de place en place. Ce qui est inattendu, c'est le *buisson ardent* schématique chevauchant à demi sur la bordure. Au centre, un petit disque crème, cerné de blanc, porte habituellement le buste ou au moins la tête du Christ, peut-être rappelée ici par une tache grise ; ce disque est entouré, de chaque côté, par des flammes sinueuses partant, plus bas, d'une courbe rouge qui leur donne d'abord cette même couleur, transformée ensuite en gris ou en noir dans leurs extrémités.

La présence d'un tel symbole dans le voisinage spécial d'une Annonciation est exceptionnelle, et l'on ne peut guère citer que les statues au portail ouest de la cathédrale d'Amiens en dessous desquelles l'un des quatre bas-reliefs représente Moïse devant le « buisson ardent ». Au XIII<sup>e</sup> siècle encore, il y en a un sur le socle de la statue d'une Vierge de la Visitation, au portail nord de la cathédrale de Chartres, et un autre dans la bordure de gauche d'une Nativité, sur un vitrail de l'abside à la cathédrale de Lyon. Normalement, le buisson qui brûle sans se consumer se rapporte à l'histoire de Moïse, ici il sert à rappeler que Marie est remplie de l'ardeur du Saint-Esprit sans être atteinte dans l'intégralité de sa chair puisqu'elle reste Vierge.

La *Nativité* occupe tout le registre inférieur de cette paroi sud. La Vierge est couchée devant, la tête à droite ; c'est la place qu'elle occupe au VI<sup>e</sup> siècle sur une croix en émail cloisonné du Musée du Vatican, vers 964 sur les fresques de l'église à Togaïle Kilissé, et à la fin du X<sup>e</sup> siècle à Qeledjlar (Cappadoce) à la fin du XI<sup>e</sup> siècle à Sainte-Sophie de Trébizonde (Turquie) et au XII<sup>e</sup> siècle dans le chœur de l'église de Tavant (Indre-et-Loire). L'Enfant a aussi la tête à droite dans ces différents exemples comme à Saint-Bohaire (1).

---

(1) Au XII<sup>e</sup> siècle, à l'église d'Areines, la Vierge est bien placée à droite, mais l'Enfant a la tête à gauche dans la crèche, de sorte que

Le beau visage de la Vierge a malheureusement été amputé de toute la partie inférieure, parce que l'on avait scellé en cet endroit une plaque de marbre de remerciement. Les yeux, sous de minces sourcils, ont de grandes pupilles à centre gris ; la racine du nez reste seule visible. Le voile est crème, à plis nombreux, de même que le fragment du coussin. Le nimbe est jaune vif cerné de blanc.

La robe est écrue avec d'abondants plis verts très réguliers, mais l'encolure ondulée et les poignets sont jaunes, ornés, par dessus, d'un quadrillage rouge, avec au milieu et au croisement des lignes, des perles vert clair et d'autres blanches.

La Vierge est protégée par une couverture jaune toute décorée de motifs rouges, où figure aussi, vers le milieu, un quadrillage vert perlé de blanc, et une large bordure dans le bas, mais le badigeon et l'usure préalable ont rendu le décor assez confus dans cette partie inférieure du mur accessible à toutes les mains et aux frottements (1).

Le bras gauche de la Vierge doit être étendu sur la couverture, tandis que son bras droit est levé, allongé, main tendue vers l'Enfant placé plus haut. Cette main est complètement ouverte selon la formure orientale et la plus ancienne (2).

---

sa mère peut le voir plus facilement ; à Saint-Jacques-des-Guérêts c'est l'inverse, la mère étant à gauche et l'Enfant à droite. Les deux ont leur tête à gauche sur les peintures murales de Boussac-Bourg (Creuse), du Liget (Indre-et-Loire), à la fin du XII<sup>e</sup> siècle au Petit-Quevilly (Seine-Maritime) et à l'extrême fin du XIII<sup>e</sup> siècle à Saint-Amand-de-Boixe (Charente).

Dans l'ensemble, du IV<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle inclus, la Vierge et l'Enfant ont plus souvent la tête placée à gauche, c'est-à-dire 134 fois sur 210 exemples.

(1) La couverture peut avoir des tonalités très variées : soit vertes au XI<sup>e</sup> siècle soit, aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles : rouges, bleues, orange, marron clair, mauves roses ou blanches ornées d'étoiles et de fleurs. Cette couverture n'existe pas toujours.

(2) G. Millet, *Iconographie de l'Evangile*, p. XII : il étudie les différentes positions de la Vierge dans la Nativité ; il la considère, entre autres, « placée à droite, tournée sur le côté, appuyée sur une main, elle avance l'autre. Le motif, sorti des milieux syriens, se développe en Cappadoce, ensuite dans l'Italie du Sud, et tient une grande place dans les monuments byzantins du XI<sup>e</sup> siècle ».

Parmi les exemples de Nativités où la Vierge tend le bras avec la main ouverte, l'ont peut citer :

— au IX<sup>e</sup> siècle, un panneau de Chancel d'art syrien (Musée San Donato à Zara) ;

— entre 925 et 940, Ms. Addition au Psaut. d'Athelston, (Bodléienne d'Oxford, 484) ;



La crèche comporte un soubassement de quatre assises blanches dont les joints sont également blancs pour simuler une construction en pierre ; l'ensemble repose sur trois colonnettes jaunes (1), surmontées d'un astragale de même couleur mais plus intense ; la corbeille, crème, est courte et ronde, décorée de blanc et de vert ; quant aux tailloirs, ils sont rouges et peu épais. La cuve de la crèche est bordée de rouge. L'Enfant Jésus, dont la tête, placée à droite, est redressée verticalement, a un maillot formé de trois séries de bandages, chaque série comprenant quatre parties successivement rouge, verte, jaune et crème. L'Enfant a un nimbe vert à croix blanche, des cheveux jaune d'or et un visage bien rond de bébé.

Les deux animaux placés derrière sont traditionnels. L'âne rose cerné de blanc a dressé ses longues oreilles obliquement et souffle près de la tête, tandis que le bœuf réchauffe les pieds du nourrisson ; son mufle est jaune avec

---

— en 999, Psaut, d'Odbert, abbé de Saint-Bertin (Bib. de Boulogne-sur-Mer, 20, f. 58v.) ;

— vers 1000, Evangélaire d'Othon III (trésor du Dôme d'Aix-la-Chapelle) ;

— fin X<sup>e</sup> ou début XI<sup>e</sup> : Manuscrit, (Bib. royale, Bruxelles, 9428), Plaque de Morse (Mus. de Darmstadt), Ménologe du Vatican ;

— au XI<sup>e</sup> siècle, Ivoire de Munich (Mus. Nat.), Sacramentaire de St. Maximin de Trèves ou de Reichenau, (Bib. Nat. lat. 18005, f. 27v), Manusc. du Vatican, 39 ;

— au XII<sup>e</sup> siècle Evangélaire (Bib. de l'Arsenal, 691, f. 14v). Sculpture au portail de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers, chapiteau de Saint-Trophime d'Arles, Fresque de Saint-Martin-de-Fenollar (Maureillas, Pyrénées Orientales), Missel du frère Berthold (Coll. Pierpon-Morgan), Devant d'autel avec stuc (Musée de Barcelone), etc.

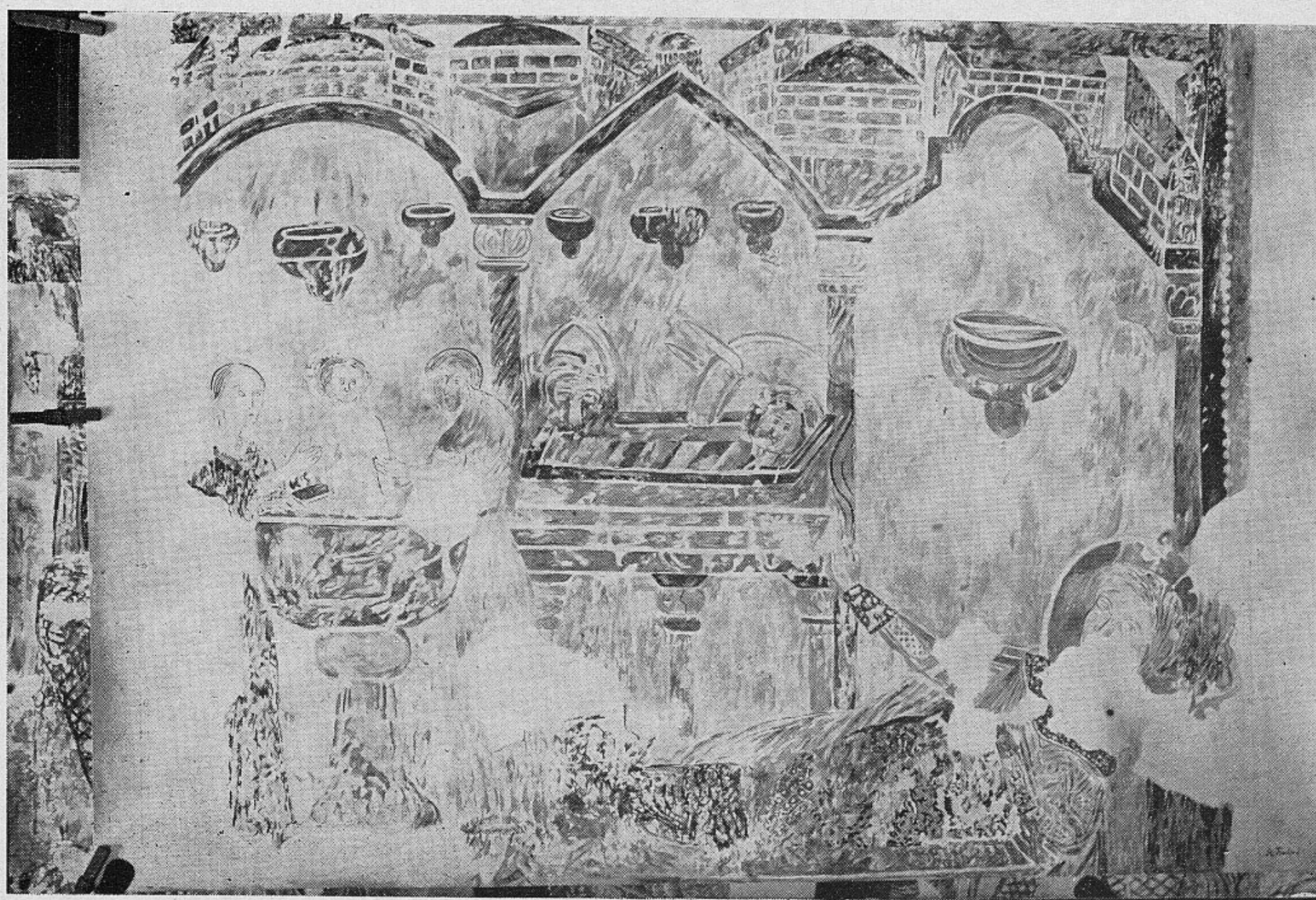
Par contre, sur les fresques d'Areines, du Liget, du chœur de Tavant (Indre-et-Loire), la peinture murale de Landes (Charente), le vitrail du XII<sup>e</sup> siècle et d'autres du XIII<sup>e</sup> siècle à Chartres, ainsi que sur un vitrail de la Sainte-Chapelle, la Vierge tend seulement un ou deux doigts, ce qui paraît plus spécial à l'Occident.

(1) Dès le IV<sup>e</sup> siècle une fresque des Catacombes de Saint Sébastien montre une crèche supportée par quatre piliers de section rectangulaire ; au VII<sup>e</sup> siècle ces mêmes genres de supports sont encore plus nombreux sur une étoffe orientale du Musée du Vatican.

Au début du X<sup>e</sup> siècle, sur la fresque de l'ancienne église de Toqale Kilissé (Cappadoce) les supports sont perlés et surmontés d'un chapiteau en demi-disque, perlé lui aussi ; il en est de même au XI<sup>e</sup> siècle sur un Evangélaire (Bib. de l'Arsenal, 592, f. 18v).

Les colonnettes n'apparaissent qu'au XII<sup>e</sup> siècle dans le Psaut. du frère Bertold (Bib. Nat. lat. 17961, f. 67 v.) ; il y en a quatre sur le chapiteau d'un contrefort-colonne à l'église Sainte-Croix de Gannat (Allier) ; sur un vitrail de la cathédrale de Chartres (façade ouest) les quatre sont groupés par deux. Au XIII<sup>e</sup> siècle il y en a trois, comme à Saint-Bohaire, au portail de la cathédrale de Laon.





Relevé S. Trocmé.

des plis, des sourcils, des yeux et un gros nez, blancs, mais les cornes sont vertes lisérées de blanc.

Trois hautes et minces colonnes (1) d'ocre jaune pâle ont des futs couverts de spirales rouges ou blanches ; elles supportent des chapiteaux analogues à ceux de la crèche dont seules les couleurs changent : astragales et tailloirs verts, corbeilles jaunes vif ou rose avec festons ou rinceaux blancs. Elles séparent la peinture en trois régions et dans chacune la bande rouge de trois centimètres d'épaisseur qu'elles supportent prend une forme différente, mais symétrique. Celle qui est au-dessus de la Vierge a deux rampants obliques suivis, à mi-hauteur, par deux petits angles droits avant le quart de rond supérieur ; un simple angle obtu domine la crèche, et un arc de cercle légèrement surbaissé surmonte le « *Bain de l'Enfant* ».

Ce bain est représenté d'abord, tout spécialement, dans les œuvres soumises directement aux influence byzantines ou orientales (2), puis celles qui les ont subies indirectement ou en partie. L'on constate ainsi que les œuvres occidentales comportant l'épisode du Bain sont moins nombreuses que les autres (3).

La façon dont s'effectue ce Bain est en général la même :

---

(1) En réalité il y en avait quatre, mais le quatrième a disparu lors d'une réfection assez ancienne du mur. Elle terminait le sujet à gauche et s'appuyait sur une bordure perlée rouge et jaune, comme celle qui longe le bord du mur, à droite, et contre laquelle s'adosse la première colonne.

(2) A. Michel, *Histoire de l'Art*, t. I, p. 382, déclare : Le bain de l'Enfant dans la suite de la Nativité est un détail caractéristique de l'iconographie orientale ».

Exemples parmi beaucoup d'autres : au VI<sup>e</sup> siècle<sup>o</sup> croix processionnelle (Musée du Vatican) ; au IX<sup>e</sup> siècle Man. grec (Bib. Saint-Marc, Venise ; Man des Arméniens (Saint-Lazare, Venise), Ivoire byzantin (Musée chrétien, Vatican).

Au XI<sup>e</sup> siècle : porte de Saint-Paul (Rome), Mosaïque de St-Luc et celle de St-Urbain (Rome), Tétravangile de Parme, Evangélaire et Menologe (Bib. Berlin), Mosaïque de Daphni (Attique), fresque de Ste-Sophie (Trébizonde).

Au XII<sup>e</sup> siècle, Mosaïque de la Martorana (Palerme), Sicile), etc.

(3) Sur 65 épisodes du Bain, l'on en trouve 43 pour l'Orient et 22 pour l'Occident, dont un certain nombre ont plus ou moins subi les influences byzantines ou orientales, c'est-à-dire de Palestine, Syrie ou Cappadoce.



il y a deux femmes (1), l'une assise, à genoux ou debout, maintient l'Enfant pendant que l'autre verse l'eau. Il arrive parfois qu'il n'y ait qu'une seule femme (2) ou qu'elle soit assistée par un ange (3), ou, fait plus exceptionnel, qu'il y ait trois femmes (4).

A Saint-Bohaire, la tradition n'est pas entièrement suivie, car si les deux femmes, Zélémi et Salomé, sont présentes, aucune ne verse l'eau, puisqu'elles tiennent toute deux l'Enfant Jésus, ce qui est assez rare (5). Elles ne sont pas nimbées ; debout, elles avancent leurs avant-bras qui sont nus selon la coutume. Toutes deux ont des cheveux blonds dont les mèches sont séparées par des courbes très régulières ; celle de droite (pour le spectateur) a natté les siennes

---

(1) R. de Jerphanion, *La Voix des Monuments*, 1930, p. 223 : « Les deux femmes qui baignent l'Enfant, d'après l'Apocryphe : « *Le Protévangile* », se nomment « Zélémi et Salomé ». Celle-ci n'ayant pas voulu croire à la naissance virginale de l'Enfant, et cherché à vérifier le prodige, vit sa main se dessécher, et ne fut guérie que par un nouveau miracle en contact avec Jésus ». « Ce trait est figuré souvent dans les manuscrits des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles ; il paraît aussi sur un chapiteau du chœur à la cathédrale de Lyon, mais c'est exceptionnel en Occident ».

(2) Au IX<sup>e</sup> siècle Musée des Arméniens (Saint-Lazare, Vienne, Autriche).

Au XII<sup>e</sup> siècle chapiteau de l'église Saint-Lazare (Autun), où le manque de place n'a dû permettre qu'à une seule femme de baigner l'Enfant, mais, fait très rare, elle porte un nimbe ; serait-ce la Vierge elle-même que le sculpteur aurait chargé de ce rôle ?

Une seule femme, aussi, figure sur un chapiteau du cloître de Saint-Trophime d'Arles, et, au XIII<sup>e</sup> siècle au portail sud de la cathédrale d'Auxerre.

Au XV<sup>e</sup> siècle dans une Légende Dorée, (Bib. Nat. fr. 244), la femme est à genoux et l'Enfant debout sur une petite cuvette. A la même époque, dans les « Heures à l'usage de Troyes » (Bib. Nat. lat. 924, f. 80), la femme, à genoux, avec un tablier blanc, est de nouveau nimbée.

Sur un tableau du Maître de Cologne il y a deux femmes, mais elles sont nimbées toutes les deux. C'est l'une d'elles seulement qui est nimbée sur un chapiteau de la cathédrale d'Autun dans le 2<sup>e</sup> 1/4 du XII<sup>e</sup> siècle).

(3) Au IX<sup>e</sup> ou X<sup>e</sup> siècle : Man. Arménien (Bib. Vienne, Autriche), et panneau de Chancel, art syrien (Musée di San Donato, Zara).

(4) Psaut. d'Utrecht. (Bib. Nat. grec., 20, IX<sup>e</sup> siècle) l'on y trouve 3 représentations du Bain, sur la troisième seulement il y a 3 femmes ; et 3 aussi sur la peinture de Saint-Pierre-les-Eglises (Vienne) (fin X<sup>e</sup> ou début XI<sup>e</sup> siècle) et de même sur la fresque de Gradar (Serbie) au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle et sur celle d'Arilje où l'Enfant est curieusement couché horizontalement sur la deuxième femme, tandis que la troisième semble tenir les jambes et les pieds qui dépassent.

Voir G. Millet, *Recherches sur l'Iconographie de l'Evangile*, p. 122, fig. 74 et p. 142, fig. 88.

(5) Au XII<sup>e</sup> siècle sculpture à la façade de Notre-Dame-la-Grande de Poitiers, et au XIV<sup>e</sup> siècle Triptyque de Duccio à Sienne.

qui descendent derrière son épaule gauche. Elle porte une robe verte à plis foncés et une ceinture rouge. Sa compagne a un visage plus rose, dû peut-être au voisinage de sa robe rouge, incomplète à gauche à cause d'une destruction ultérieure, l'encolure comporte un empiècement jaune pâle couvert d'un quadrillage vert clair à perles blanches au centre de chaque croisement ; sous le bras droit il y a des perles plus sombres.

Il faut remarquer la hauteur presque anormale des jambes, ce qui donne aux deux femmes une silhouette longue et mince, que l'on constate aussi plus ou moins sur les autres peintures de cette chapelle.

L'Enfant Jésus, bien droit, plongé à demi dans la cuve, est pourvu, lui aussi, de cheveux blonds à mèches séparées en rouge, mais avec raie médiane selon l'usage pour le Christ. Son nimbe est vert, ou orné de vert, à croix blanche. Les traits de son visage sont nets, ce qui l'est moins ce sont les détails de son buste et de ses mains ; il n'est pas impossible qu'il bénisse, bien qu'il y ait peu d'exemples d'un tel geste dans ce cas (1). En général il se laisse laver passivement.

La cuve est une grande vasque jaune vif avec décor blanc et large contour blanc à quelque distance du bord ; en-dessous est un gros nœud suivi d'un pied, clair comme lui ; il est large et haut ; orné de lignes jaunes verticales, et devait avoir une base élargie, mais cet endroit est assez endommagé. C'est aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles qu'apparaissent les renflements sous la cuve (2).

Au-dessus de l'étroite bande rouge à courbures variées, déjà signalée, s'élèvent de nombreux édifices en pierres de taille simulées, jaunes ou vertes, avec assises et joints blancs ; la plupart ont des corniches vertes. Les toitures sont très diverses de forme et de couleur : plusieurs sont rectangulaires et brunes, grises ou noires ; quatre constructions sont surmontées de coupoles plus ou moins aplaties ; trois sont jaunes, la quatrième, rouge. Les bâtiments qui sont vus de

---

(1) Peintures murales des églises de Toqale Kilissé (X<sup>e</sup> siècle) et de Qaranleq Kilissé (2<sup>e</sup> moit. XI<sup>e</sup> siècle, Cappadoce) ; au XII<sup>e</sup> siècle Homélies de Grégoire de Naziance (Bib. nat grec., 500), ivoire (Musée de Ravenne) ; au XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle vitrail du Mans, fresque de l'église Saint-Paul au Mont Athos.

(2) Au XII<sup>e</sup> siècle Mosaïque de la chapelle Palatine (Palerme) ; fin XII<sup>e</sup> ou début XIII<sup>e</sup> vitrail du Mans ; en 1260 bas-relief à la chaire du Baptistère de Pise par Nicolas de Pise ; dans le 3<sup>e</sup> 1/4 du XIII<sup>e</sup> siècle portail sud à la cathédrale d'Auxerre ; en 1423, fresque de Saint-Paul au Mont Athos.

côté donnent plutôt l'impression d'une perspective cavalière que d'un raccourci.

Cette façon de garnir le haut du sujet, quel que soit celui-ci, est fréquente du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle et parfois au-delà (1). En ce qui concerne la Nativité, l'on peut citer la peinture murale de Boussac-Bourg (Charente) dans le troisième quart du XIII<sup>e</sup> siècle.

Mais à Saint-Bohaire il est une particularité exceptionnelle : c'est l'abondance des lampes accrochées par des chaînettes, (dont plusieurs ont disparu), à la même bande rouge étroite et sinueuse. Leur forme est celle qui fut généralement adoptée à partir du XII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire une coupe hémisphérique terminée en-dessous par un prolongement arrondi en doigt de gant (2). Une grosse lampe est suspendue au-dessus du lit de la Vierge, puis deux groupes de trois de format plus réduit, celle du milieu étant un peu plus forte. L'un des groupes domine la crèche, l'autre surmonte le Bain. Or aucune des 210 Nativités examinées ne comporte un éclairage aussi important, et trois seulement ont deux lampes égales au lieu d'une sur toutes les autres (3).

---

(1) Pour ne citer que les fresques ayant des motifs d'architecture au-dessus des sujets autres que la Nativité, ce sont, par exemples : au XI<sup>e</sup> siècle la fresque de la basilique Saint-Clément (Rome), celle de San-Angelo-in-Formis, celle de la cathédrale du Puy ; au XII<sup>e</sup> siècle fresque de Berzé-la-Ville (S.-et-L.), (au-dessus du martyre de saint Blaise), celle de la crypte de Saint-Savin, de Vic (Nohant-Vic), du Liget, au XIII<sup>e</sup> siècle la crypte de la cathédrale de Chartres, Le Loroux-Botttereau, Montmorillon, la cathédrale d'Anagni, (Italie), etc...

(2) Auparavant, du V<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle inclus, et parfois plus tard, et à propos de différents sujets, les lampes eurent des formes très variées : tantôt de petits seaux plus ou moins profonds : (Mosaïque de Sainte-Marie-Majeure, Rome, X<sup>e</sup> siècle, Bible syriaque, VI<sup>e</sup> siècle, fresque de Saint-Clément, Rome, IX<sup>e</sup> siècle, tympan de Sainte-Foy à Comques, XII<sup>e</sup> siècle).

Tantôt ce sont des vases, des coupes ou de petites marmites basses, tous avec de courts pieds circulaires : lampe du Musée de Stamboul, VII<sup>e</sup> siècle, Bible de Charles le Chauve (Bib. Nat. I) Evangélaire de Lothaire, (Bib. Nat. lat. 226, IX<sup>e</sup> siècle), Homélies du moine Jacques, XI<sup>e</sup> siècle, Ms. de Sainte-Radegonde, (Bib. Poitiers, 23 XI<sup>e</sup> siècle) ; ou encore ce furent des cornets très pointus du bas : Evangélaire de Lothaire, IX<sup>e</sup> siècle, Sacramentaire des Reichenau (Bib. Nat. lat. 18005, f. 42v, XI<sup>e</sup> siècle).

(3) Au XII<sup>e</sup> siècle Evangélaire, (Bib. Arsenal, 591, f. 14v) ; au XIII<sup>e</sup> siècle vitrail de la cathédrale de Chartres (entrée nord du Chœur, et au début du XV<sup>e</sup> siècle, médaillon rond, en plomb découpé à jour (Voir Forgeais, *Plombs historiés, Imagerie religieuse*, p. 22). Les autres Nativités n'ont qu'une lampe, située parfois sous la crèche, mais du VI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle il n'y en a que 24 qui ont des lampes (même isolées) sur les 210 exemples, ce qui est peu.

Pour en trouver une plus grande quantité il faut se reporter à d'autres œuvres, comme les « Saintes femmes au Tombeau du Christ », qui peuvent en compter trois (Vitrail de Poitiers du XII<sup>e</sup> siècle), de même qu'au IX<sup>e</sup> siècle la « Présentation au Temple » du Sacramentaire de Reichenau (1). Toutefois, c'est surtout auprès de certains « Christ en Majesté » qu'il peut y en avoir un plus grand nombre ; c'est ainsi, par exemple, qu'en 1069, sur une fresque de Mur (Catalogne), trois lampes sont placées de chaque côté du Christ, ce qui donne un total de six, et, au XIII<sup>e</sup> siècle, à la Saint-Chapelle de Paris où le Christ de l'Apocalypse est représenté au centre d'une Rose, les mouchettes des groupes de vieillards contiennent chacune trois lampes, donc un total de neuf. Au XIII<sup>e</sup> siècle, ou au début du XIV<sup>e</sup> siècle, sur une Apocalypse de Toulouse, c'est à la mandorle du Christ que sont accrochées sept lampes. Il est probable que cette disposition matérielle autour du Christ est une traduction de la parole qui figure parfois sur le livre ouvert tenu par Lui : « Ego sum lux mundi » (2).

Ceci fournit une explication pour Saint-Bohaire. Indépendamment de la grosse lampe au-dessus de la Vierge qui est là, comme sur les autres Nativités qui en possèdent, pour indiquer que la naissance s'est produite durant la nuit, les trois qui sont au-dessus de l'Enfant Jésus dans la crèche, et les trois qui Le surmontent durant le Bain, s'appliquent à l'Enfant-Dieu, « *Lumière* » dès son arrivée sur la terre, et « *Lumière* » particulièrement brillante, traduite par trois lampes dans les deux cas.

Une remarque reste à faire au sujet de saint Joseph, qui, d'ailleurs, ne figure pas sur toute les Nativités. Se trouvait-il ou non sur celle de Saint-Bohaire ? Le seul endroit où il pouvait se placer c'est derrière la Vierge, c'est-à-dire au-dessus sur la peinture. Il y a bien, en effet, entre la lampe et la colonne de droite, quelques vagues traces grises, donc trop pour nier sa présence et pas assez pour être en mesure de l'affirmer.

Sans solution de continuité avec « l'Annonciation », la « *Présentation de l'Enfant Jésus au Temple* » se situe à côté

---

(1) Bib. Nat. lat. 18005, f. 42v.

(2) Par exemple aux Allinges (Haute-Savoie) XI<sup>e</sup> siècle ; au IX<sup>e</sup> siècle la phrase est en grec sur les Mosaïques du Narthex de Sainte-Sophie (Istamboul), et à l'abside du Dôme de Céfalu (Sicile) ; en 1123 elle figure en latin sur la fresque de l'église Saint-Clément de Tahull, (Catalogne), maintenant au Musée d'Art de Barcelone.

d'elle et à sa gauche sur le second registre. Ici la scène est réduite à trois personnages : Siméon, l'Enfant Jésus et la sainte Vierge, alors que généralement, cette dernière est accompagnée de saint Joseph portant l'offrande des tourterelles, ou d'une femme remplissant cet office, ou des deux à la fois, surtout si, à partir du XII<sup>e</sup> siècle, un ou plusieurs cierges sont portés à cette occasion. L'isolement des trois personnes n'est donc pas fréquent et ne se présente qu'une douzaine de fois sur cent vingt exemples (1).

La Vierge est placée à droite (pour le spectateur), c'est la position la moins fréquente (2), et la moins logique selon le principe ancien déjà signalé pour l'Annonciation, qui voulait que la personne se déplaçant le fasse dans le sens de l'écriture, or ici c'est Marie qui vient présenter son Fils.

Cette peinture a été endommagée dans la partie moyenne, aussi beaucoup de détails ont-ils disparu, surtout en ce qui concerne l'Enfant Jésus. Sa tête et le haut du corps sont de face ; il est possible de penser qu'il était tenu debout sur l'autel, comme sur un chapiteau des ruines du prieuré Saint-Léonard de l'Ile-Bouchard (Indre-et-Loire) vers 1130, ou, au XIV<sup>e</sup> siècle sur une peinture murale de Sargé-sur-Braye (Loir-et-Cher).

Malgré quelques manques sur les joues les traits du visage sont visibles et une expression de calme s'en dégage. Ses cheveux sont blonds, le nimbe d'un bleu frais, la croix, blanche (devenue crème). Sa robe paraît actuellement d'un jaune léger avec encolure bleue. Quelques lignes grises pourraient appartenir à une main bénissante, telles qu'il y en a un certain nombre dans les scènes analogues, surtout au XIII<sup>e</sup> siècle.

Le nimbe de la Vierge est bleu, bordé de jaune ; à gauche il est un peu engagé sous celui de l'Enfant, ce qui

---

(1) Au IX<sup>e</sup>, X<sup>e</sup> siècle fresque de l'église de Castelseprio (près de Milan), où la Vierge est à droite.

— Au XII<sup>e</sup> siècle chapiteau de Chauvigny (Vienne) et celui de l'église de Lubersac (Corrèze).

— au XIII<sup>e</sup> siècle Brév. de Paris (Bib. Nat. lat. 15613 f. 381), Missel de l'abb. de Villeloin (I.-et-L.) (Bib. Tours, 198 f. 65v), Missel de Paris (Bib. Nat. lat. 830 f. 218v), Brév. de Paris (Bib. Nat. lat. 13233 f. 339), Brév. de Bayeux (Bibl. Arsenal, 279 f. 361). Psaut. d'origine picarde (Bib. Nat. lat. 10435 f. 148v). Boite en ivoire (Musée de Dijon).

— Au début du XIV<sup>e</sup> siècle : Triptyque, ivoire français (Musée de Cluny), Postilles de Nicolas de Lyre (Ms. 166, f. 3, Bib. Mazarine).

(2) Sur 120 exemples de « Présentation au Temple », 17 fois seulement la Vierge est à droite.



prouve qu'elle le tient non loin d'elle. Son visage est allongé, ses cheveux jaune d'or, avec raie au milieu comme son Fils, sortant à peine du voile blanc-crème. Elle a un manteau de même couleur, au moins à présent, mais si le milieu du vêtement est flou, la moitié inférieure de la robe permet d'en apprécier toute la valeur ornementale : un fond vert pâle est couvert d'un quadrillage vert vif, et dans l'intérieur de chaque losange rayonnent six barres d'ocre jaune foncé autour d'un gros cœur blanc, aussi important que les perles blanches placées à chaque intersection des lignes du quadrillage. En dessous, le tissu est jaune, décoré de festons superposés comme des écailles, et bordés de cernés bruns analogues à ceux qui, plus haut, limitent les contours ondulés de ce costume ; en outre, chacun des festons est paré d'une perle verte allongée. L'ensemble donne une impression de grande richesse et de gaieté.

Plus bas, une ligne à peu près droite termine peut-être cette robe. De toutes façons, il faut remarquer de nouveau l'importance de la hauteur du corps par rapport à la proportion de la tête.

Le vieillard Siméon, nimbé de jaune, se penche en avant vers l'Enfant Jésus qu'il regarde et s'apprête à recevoir sur ses mains voilées (1), probablement par un pan de son manteau jaune pâle, dont le haut est rouge, comme devait l'être toute la tunique, actuellement rose mêlé de jaune et de gris foncé, ce qui laisse supposer qu'elle a pu avoir un ornement.

A gauche, derrière le Grand-Prêtre, actuellement il n'y a rien de précis, sauf dans le haut qui représente l'intérieur du Temple. C'est d'abord une sorte de grande niche jaune, large à sa partie inférieure, rétrécie au sommet et limitée de chaque côté par une courbure ; trois lampes, là encore, brûlent à l'intérieur. En dessus, une arcature blanche, à jour, aux minces colonnettes à chapiteaux, s'intercale entre deux bandes vertes horizontales. Le tout est surmonté d'une grosse coupole surbaissée jaune, à fin décor blanc dessus et larges festons blancs à la base, entourant des boules blanches à point jaune. De part et d'autre, monté sur une colonne rougeâtre, un genre de pilier, au niveau de l'arcature, sert de base à une tourelle à deux étages, avec fenêtres dessinées en blanc, coiffée d'un toit conique au-dessus d'une corniche verte soulignée de blanc.

---

(1) Les mains de Siméon sont fréquemment voilées par respect pour l'Enfant-Dieu. L'on en trouve 91 sur 120 exemples de « Présentation au Temple ».

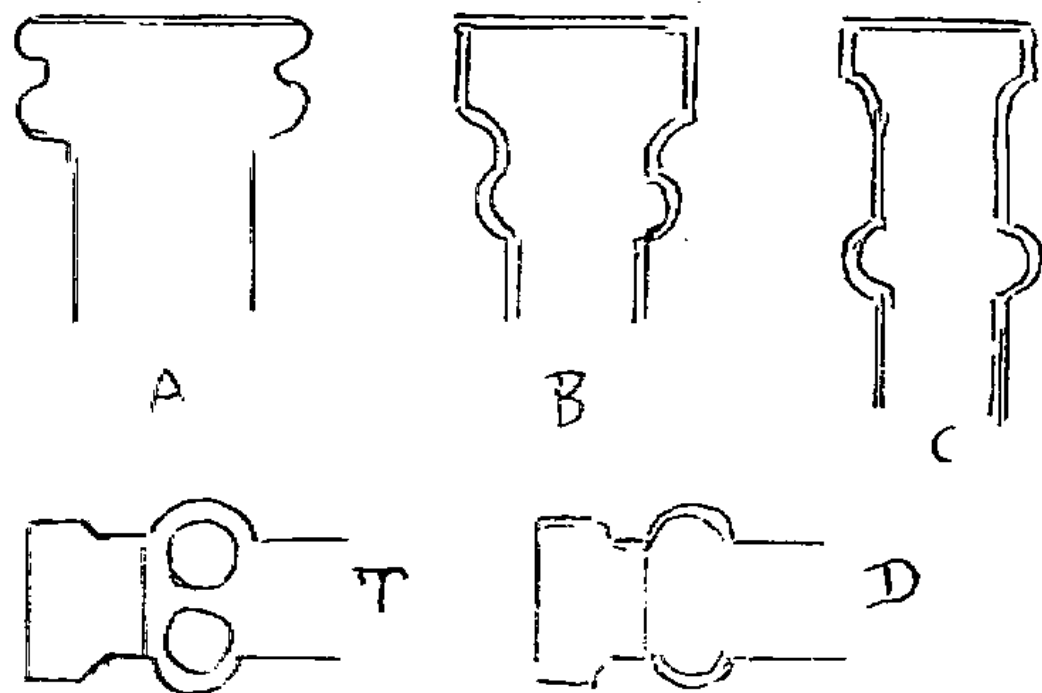


Comme pour l'Annonciation dont cette scène est voisine, la bordure rouge et jaune à pastilles blanches de la partie supérieure présente, en dessous, un large trait vert aux renflements arrondis descendant de place en place.

La *Crucifixion*, située sur la paroi orientale qui relie l'absidiole au mur sud de la chapelle, en occupe le registre supérieur.

La croix se détache, dans le haut, sur un fond jaune vif qui devient seulement jaunâtre en dessous : ses contours sont d'un rouge éteint. L'extrémité du bras droit (pour le spectateur) est détruit, mais celui là, comme l'autre, est coloré uniformément en vert devenu très pâle, tandis qu'il y a des manques sur le bras vertical, ce qui a pu faire croire à un emploi volontaire des deux couleurs, le jaune du dessous réapparaissant.

Le vert pour la croix n'est employé d'une façon constante que pendant tout le XIII<sup>e</sup> siècle, car au XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècle il y a alternance entre le rose, le rouge, le mauve et le bleu plus ou moins foncé, lequel est lui-même dominant du VIII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle, avec des cernures orange, jaune ou or pour les enluminures. Brusquement, à partir du début du XIV<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup>, c'est le jaune d'ocre et les différents tons de bois qui sont adoptés, à part quelques rares exceptions où le vert persiste mais très foncé. Ces remarques peuvent servir à dater les peintures.



QUELQUES EXEMPLES D'EXTRÉMITÉS DE CROIX

A - Croix de Saint-Bohaire

B - Croix de Saint-Jacques-des-Guérets

D - Croix du Mans ; T - Croix de Trèves

A Saint-Bohaire, les extrémités des bras de la croix sont curieuses, étant formées, de chaque côté, par un double renflement arrondi dont les deux du bout sont reliés entre

eux par une ligne droite, disposition qui paraît unique. En effet, parmi toutes les croix potencées, s'il en est un certain nombre qui s'en rapprochent, elle n'ont pourtant qu'une seule saillie arrondie et placée plus bas, tandis que l'élargissement de l'extrémité plate est limité, de part et d'autre, par de courtes droites au lieu de l'être par des courbes. C'est le cas, non seulement de Saint-Jacques-des-Guérets (1), mais encore d'une dizaine de crucifix du XIII<sup>e</sup> siècle, émaillés ou en cuivre estampé rehaussé d'émaux et de cabochons (2).

Le visage du Christ se laisse à peine deviner ; il n'est donc pas possible de savoir si les yeux sont ouverts ou non. Ils le sont d'une façon constante du V<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du X<sup>e</sup> siècle ; à partir de cette date leur nombre est simplement prépondérant jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle ; au XIII<sup>e</sup> siècle ce sont le Christ aux yeux fermés qui dominent, ceux qui les ont ouverts deviennent exceptionnels du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle (3).

Le nimbe paraît jaune pâle à croix blanche ; les cheveux, comme la barbe, sont jaune d'or, et retombent sur les épaules d'autant plus loin que la tête est légèrement penchée, telle qu'on la voit déjà en 586 dans un manuscrit syriaque de Florence, et au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle sur la

---

(1) Rapprochement déjà indiqué par MM. Paul Descamps et Marc Thibout, dans leur important et si utile ouvrage : *La peinture murale en France au début de l'époque gothique*, p. 49.

(2) Croix émaillée provenant de Bonneval (près d'Espalion) ; croix en cuivre estampé et gravé, rehaussé d'émail et de cabochons, quelques unes avec saillie supplémentaire au-dessus du bras horizontal pour y loger la tête de la Vierge ou de saint Jean. Voir Dr. Paul Thoby, *Les croix limousines*, pl. XI et pl. XVI à XXV : croix de Neufchâtel-en-Eray (Musée Mathon), de Stockholm (Musée de l'Etat), de Nantes (Musée Dobrée), de Cologne (anc. collec. Straux), de l'église de Bartholomäberg (Autriche), de l'église de Châlon-sur-Saône, de Vannes (Musée de la Sté. Polymathique), et de Sens (Trésor de la Cathédrale).

(3) Du V<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle inclus, sur 27 exemples de Crucifixions, 27 fois le Christ a les yeux ouverts ; au X<sup>e</sup> siècle il y en a 13 sur 16 ; au XI<sup>e</sup> siècle : 25 sur 31 ; au XII<sup>e</sup> siècle : 47 sur 58 ; au XIII<sup>e</sup> siècle : 33 sur 75 ; au XIV<sup>e</sup> siècle : 4 sur 67, dont une peinture murale de 1381 à Venanson (Al. Mar.) ; au XV<sup>e</sup> siècle : 3 sur 98, dont une peinture à Saint-Etienne-de-Tinée (Alpes-Maritimes) (entre 1485 et 1490) ; enfin au XVI<sup>e</sup> siècle la seule exception sur 27, concerne un Bénédictional Vendomois, (Bib. de Vendôme, 15, f. 30v, entre 1522 et 1539).

C'étaient les anciennes œuvres qui étaient logiques, car les morts qui n'ont pas auprès d'eux une main pieuse pour leur fermer les yeux les gardent ouverts définitivement. Quant au Christ, personne ne pouvait l'atteindre sur la croix lorsqu'il rendit le dernier soupir. Il est possible aussi que certains artistes aient voulu le représenter avant sa mort.





Cliché S. Trocmé.

SAINT-BOHAIRE. — Crucifixion



fresque de Sainte-Marie-Antique à Rome (1) Seule la partie supérieure de cette tête est au centre de la croisée, de sorte que les bras sont forcément un peu obliques (2), les poignets courbés, aux doigts non distincts, mais leur ensemble est tourné vers le bas ainsi qu'à Saint-Jacques-des-Guérets.

Le buste du Christ est à peine dévié vers sa gauche, alors que toute la partie inférieure du corps reste exactement droite. Ses reins sont couverts d'un périzonium jaune (3), de forme maintenant imprécise, noué vers le milieu, et descendant jusqu'aux genoux. Ses jambes sont maigres, et ses pieds séparés, sans support pour les soutenir, débordent de la croix, de chaque côté, presque à partir de leur moitié (4). Cette croix est plantée sur un monticule jaune à ondulations blanches variées, qui ne sont pas sans quelques rapports de forme avec les volutes jouant le même rôle dans un Sacramentaire de Saint-Maur-les-Fossés (5), de la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, le Psautier de Robert de Lindesey (6), de date antérieure à 1222, et le Missel de Saint-Corneille de Compiègne (7) de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

Empiétant, en bas, sur une bande crème qui surmonte les bras horizontaux de la croix, et dans le haut, sur un large fond jaune vif, deux disques limités l'un de rouge, l'autre probablement de blanc, contiennent chacun un buste personnifiant, l'un le Soleil, à gauche (pour le spectateur, l'autre la Lune, à droite (8). Les deux têtes sont obliques,

---

(1) Pour ces deux exemples voir E. Mâle, *L'Art Religieux du XII<sup>e</sup> siècle en France*, fig. 65 et 66, p. 78, 79.

(2) Moins les reproductions de la Crucifixion sont anciennes, plus la tête du Christ descend au-dessous du croisement et par suite plus les épaules sont basses et les bras obliques, en même temps que le corps s'affaisse.

(3) Les étoffes employées pour couvrir une partie de la nudité du Christ, au cours des siècles, sont de couleurs très variées, toutefois il y a prédominance pour le bleuté pâle et le blanc.

(4) Vers 1165, sur l'autel portatif de Stavelot, les pieds du Christ dépassent aussi la croix, mais d'une manière moins accentuée qu'à Saint-Bohaire. Par contre, elle lui est comparable, bien que les pieds n'aient pas tout à fait la même direction, sur un Collectaire de la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle. (Bib. de Valenciennes, n° 108, f. 58v).

(5) Bib. Nat. lat. 12072, f. 4.

(6) Peterborough, n° 59, f. 35v. (Sté des Antiquaires de Londres).

(7) Bib. Nat. lat. 17318, f. 170v.

(8) Il y a parfois intervention : Soleil à droite, Lune à gauche (4 cas sur 271), au IX<sup>e</sup> siècle Châsse de Pépin d'Aquitaine (Trésor de l'église de Conques (Aveyron), au XIV<sup>e</sup> siècle Retable peint de Sordanya (Roussillon), Missel, (Bib. Sainte-Geneviève, n° 1259, f. 73v, Paris), Missel romain, (Bib. de Cambrai, n° 150, f. 173).

transversales obliques et une tache ronde à la naissance du poignet, marquant sans doute la saillie du cubitus ; la main gauche se confond avec les plis du manteau.

Saint Jean étant à gauche de son Maître (1), se trouve ainsi près de l'angle du mur, c'est-à-dire dans la partie très endommagée, aussi son costume manque-t-il de netteté. Son nimbe est crème, ses cheveux d'un jaune d'or, ses traits sont peu marqués et l'on devine seulement l'emplacement de sa main droite qui est peut-être auprès de sa figure. Cette attitude servait à exprimer la douleur contenue mais profonde dans les Crucifixions les plus anciennes, et employée par la Vierge, mais plus souvent encore par saint Jean. Sa main gauche tient un livre vert clair (2) contre une portion de manteau rose à plis rouges qui passe sur son bras et devait probablement revenir sur son épaule droite. Sa tunique, décolorée, était jaune.

Ce que l'on constate, une fois de plus, c'est l'attitude si calme des deux assistants, et surtout celle de la Vierge, dont aucun geste ne vient rompre les lignes droites et parallèles de la silhouette ; il en résulte que son corps paraît ainsi d'une hauteur presque excessive, qu'il n'a pas à un tel point en réalité.

Les exemples d'une telle égalité dans les contours extérieurs du vêtement peuvent se trouver, en particulier, sur les plaques d'émail champlevé de Limoges, du XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècle, dont plusieurs sont au Musée de Cluny, et vers 1175 sur un panneau de la châsse de Mozac (Puy-de-Dôme), parmi les manuscrits, le Missel de l'abbaye de Saint-Mélaine (3) est le plus caractéristique à cet égard, de même que l'Evangélaire de Saint-Emmèran, du XI<sup>e</sup> siècle (4).

*Les Saintes Femmes du Tombeau du Christ* sont placées au registre inférieur, sous la « Crucifixion ». C'est le seul sujet de la chapelle où la sainte Vierge ne paraisse pas, mais

---

(1) Au moins jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, car alors la Vierge commence à tomber en pamoison, ce qui lui arrive parfois au XIV<sup>e</sup> siècle mais surtout au XV<sup>e</sup> siècle ; saint Jean passe alors de son côté pour la soutenir.

(2) Le livre que tient généralement saint Jean est normal pour un Evangéliste, mais celui qui est parfois dans la main de la Vierge paraît moins logique dans cette circonstance. Le fait n'est, au reste, pas très fréquent ; il ne se produit qu'au XII<sup>e</sup> (4 fois sur 49), au XIII<sup>e</sup> siècle (13 sur 73) et 2 sur 63 au XIV<sup>e</sup> siècle.

(3) Bib. Nat. nom. acq. lat. 1590 f. 8, de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

(4) Musée des Archives de Cracovie, 208/70, f 30, école de Ratisbonne.

évidemment pour mieux voir le Christ mourant et s'attrister avec Lui. Un large cercle noir entoure comme d'un nimbe les cheveux blonds de la tête du Soleil, toutefois il n'y a pas (ou il n'y a plus) d'ailes comme en ont les anges, mais seulement des flammes sineuses d'un rouge devenu rose, retouché de noir par endroits, manière ingénieuse de faire comprendre la chaleur des rayons ; un quadrillage rose en bas représente peut-être le décor d'une robe. Le buste de la Lune est entièrement entouré de jaune, où le blanc devait jouer un rôle important autrefois ; son empiècement est quadrillé de jaune, et sa main gauche désigne le croissant au-dessus.

L'on constate la présence du soleil et de la lune dès le VI<sup>e</sup> siècle sur des ampoules de Monza (1), néanmoins c'est au IX<sup>e</sup> siècle, sur la reliure de l'Evangélaire de Gannat (Allier), sur une peinture murale de Saint-Clément à Rome et dans un Evangélaire dit de François II (2), que des bustes tenant les astres sont enfermés dans des cercles. Cette formule, souvent adoptée du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, commence à être moins en faveur au XIII<sup>e</sup> siècle, et sauf une seule exception, est prohibée au XIV<sup>e</sup> siècle. Par contre, l'emploi des anges comme support des deux astres va croissant du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, pour diminuer sensiblement au XIV<sup>e</sup> siècle (3).

La sainte Vierge est debout à droite du Christ car c'est sa place habituelle. Son nimbe est bleu, son manteau assez court, genre chasuble, semble aussi lui servir de voile, il est rose avec de nombreux plis rouges réguliers. Sa robe très droite, comme celle qu'elle porte pour la « Présentation au Temple », est également décorée suivant le même principe : sur un fond actuellement rose un quadrillage vert, perlé de blanc aux points de rencontre des lignes, couvre tout le tissu, mais dans les losanges ainsi déterminés il y a, cette fois, de vraies petites roses à cinq pétales rouges et à cœur blanc. Les bords des vêtements sont tracés à l'ocre rouge. Les deux pieds sont chaussés de blanc.

Les mains de la Vierge sont levées dans le haut de sa poitrine, la droite, seule, est bien visible, avec des lignes

---

(1) Milieu ou deuxième moitié du VI<sup>e</sup> siècle. Voir les excellentes photographies de Denise Fourmont dans le livre très documenté d'André Grabar, *Les ampoules de Terre-Sainte*, ampoules 9 à 13.

(2) Bib. Nat. lat. 257, f. 12v.

(3) Du VI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle l'on compte 140 exemples avec la présence du soleil et de la lune, isolés ou non, sur 274 Crucifixions. Il peut s'en trouver, d'ailleurs, sur d'autres œuvres, telles que les Descentes de croix.

on connaît les noms des trois visiteuses, désignées par l'Évangéliste saint Marc (1) : Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques et Marie-Salomé (2). Toutefois, du III<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, il y a tantôt trois femmes et tantôt deux seulement, parce que les artistes se sont alors reportés au texte de l'Évangéliste saint Mathieu (3, qui ne parle que de Marie-Madeleine et de l'autre Marie.

En ce qui concerne le tombeau lui-même, comme les Évangélistes ne donnent pas d'indications, il en résulte une assez grande variété, surtout dans les œuvres qui furent soumises, directement ou non, aux influences byzantines ou orientales (Syrie, Palestine, Cappadoce, et autres). Il en découle en général deux types principaux : celui d'une construction à étages, et celui d'une construction simple comme le ciborium. C'est de ce dernier genre que relève l'édifice de Saint-Bohaire, si inattendu dans une telle région. Il figure une coupole dont le dessus est jaune et le dessous vert. Trois colonnes à cannelures vertes et chapiteaux arrondis, jaunes, aux courts tailloirs rouges, supportent les

---

(1) « Lorsque le jour du Sabbat fut passé, Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques et Marie-Salomé achetèrent des parfums pour venir embaumer Jésus, et le premier jour de la semaine, étant parties de grand matin, elles arrivèrent au sépulcre au lever du soleil».... Saint Marc, chap. XVI, versets 1 et 2.

(2) Leurs noms sont parfois indiqués sur des peintures murales, par exemple au Liget (Chemillé-sur-Indrois, Indre-et-Loire), (fin XII<sup>e</sup> ou vers 1.200).

(3) « Mais cette semaine étant passée, le premier jour de la suivante commençait à peine à luire, que Marie-Madeleine et l'autre Marie vinrent pour voir le sépulcre, et tout à coup, il se fit un grand tremblement de terre, car un ange du Seigneur descendit du ciel et vint renverser la pierre qui était à l'entrée du sépulcre et s'assit dessus ». Saint Matthieu, chap. XXVIII, v. 1, 2.

C'est à cause de ce texte, que dans les œuvres où ne figurent que deux femmes, l'ange est toujours assis sur une grosse pierre généralement cubique.

Les artistes qui se réfèrent au texte de saint Marc et représentent trois femmes, font asseoir l'ange, surtout en Occident, sur le couvercle du sarcophage ou le bord de celui-ci.

Certains auteurs ont cherché des raisons compliquées pour expliquer l'emploi préférentiel du sarcophage en Occident et parfois en Orient, et surtout son apparition. Il faut remarquer que dès le IV<sup>e</sup> siècle il y eut des sarcophages à sujets chrétiens et que les sarcophages à sépultures devinrent si nombreux, par exemple, en France, que l'on se servit ensuite de leurs morceaux pour renforcer les piédroits des piliers servant de contreforts. Voir l'Abbé G. Plat, *L'Art de bâtir en France des romains à l'an 1100*, p. 37.

L'idée que le Christ avait eu un sarcophage comme sépulture devait venir tout naturellement aux artistes.





Ph. Dr Lesueur.

SAINT-BOHAIRE

Les Saintes Femmes au tombeau du Christ



retombées en pendentifs des arcs pleins cintre. Toutefois, celui de gauche (pour le spectateur) est plus étroit que l'autre et semble comporter une lampe accrochée dans le haut. Si l'arc est plus large à droite, c'est que là, en arrière, il manque une quatrième colonne qui rétablirait l'effet exact de perspective ; sans doute l'artiste a-t-il préféré la supprimer pour simplifier. Tel fut aussi le cas, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, sur un panneau des portes de bronze à la cathédrale de Bénévent (Italie) (1), où la lampe est suspendue dans l'espace le plus large. Il n'y a également que trois colonnes, en 999, sur une Nativité du Psautier d'Odbert, abbé de Saint-Bertin (2).

A part ces quelques différences, le ciborium de Saint-Bohaire peut être comparé à celui d'une fresque de Sant'Angelo-in-Formis (3), de la deuxième moitié du XI<sup>e</sup> siècle, et à des Enluminures de manuscrits tels, au X<sup>e</sup> siècle, le Ménologe du Vatican (4), le Bénédictionnaire de Saint Aethelwold (5), (ces deux exemples concernent des « Présentations au Temple ») et au XI<sup>e</sup> siècle, le Bréviaire du Mont Cassin (6).

La seule peinture murale connue en France se rapportant à la « Visite au Tombeau » et possédant un ciborium est celle des Grottes de Jonas à Saint-Pierre-Colamine (Puy-de-Dôme), vers l'an 1000. Toutefois ce n'est pas une coupole qui surmonte ce ciborium, mais une simple toiture en tuiles ; seuls les chapiteaux, bien qu'un peu plus allongés, se rapprochent de ceux de Saint-Bohaire, où, étant donné la destruction de toute la partie inférieure, il n'est pas possible de savoir si le sarcophage était engagé ou non sous le ciborium ainsi qu'il l'est aux grottes de Jonas, à Sant'Angelo-in-Formis et dans le Bréviaire du Mont Cassin.

L'ange est placé à gauche ; mais on ne voit pas sur quoi il est assis, et chose curieuse, il ne regarde pas les visiteuses, ainsi qu'il le fait d'habitude ; une autre exception analogue à la règle générale, est fournie par le Psautier de la reine Ingeburge de Danemark (7) où l'ange baisse aussi la tête en désignant le sarcophage vide.

---

(1) Voir Ch. Diehl, *La peinture byzantine*, pl. LIX.

(2) Bib. de Boulogne-sur-Mer, 20 f. 58v.

(3) Voir P. Muratoff, *La peinture byzantine*, pl. LXXXII.

(4) Voir Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, pl. XXVIII.

(5) Voir Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, pl. XIV, Bib. du duc de Devonshire.

(6) Bib. Mazarine, 364, f. 25.

(7) Musée Condé, Chantilly, n° 1695, f. 28v, vers 1200-1205.

A Saint-Bohaire, les ailes, tracées à l'ocre rouge, sont stylisées d'une façon également peu habituelle, car la ligne supérieure arrondie se continue par un tortillon en spirale, et les plumes, dont les extrémités ont disparu, sont marquées par des traits presque tous parallèles. Un autre exemple de cette rare graphie est donné par les ailes supérieures d'un séraphin à trois paires d'ailes, sur la reliure d'un Evangélaire anglo-saxon, du XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle (1).

Des trois femmes, la plus visible est Marie-Madeleine, parce que son visage est plus net et plus expressif que les autres. Elle est toujours la première, ici comme partout. L'ardeur de son amour reconnaissant à l'égard du Christ la précipite, penchée en avant, impatiente, dans son anxiété, de constater le miracle du sarcophage vide, et même, à l'occasion, d'avoir la hardiesse de toucher le suaire plié sur le bord (2). Les sentiments complexes d'incrédulité, de curiosité et de stupeur qui l'animent, sont très bien rendus par le peintre dans son attitude et son regard.

Son nimbe est bleu cerclé de rouge (3), sa robe et son manteau formant voile sont de ton rose à plis bleus, noirs et rouges.

Ses deux compagnes ont un aspect plus paisible ; la deuxième tourne la tête vers sa voisine pour lui parler, et lève sa main gauche ouverte en signe d'étonnement ; son nimbe est jaune, entouré de perles blanches, un manteau-voile couleur paille recouvre sa robe jaune pâle. Le nimbe de la troisième est orange, perlé lui aussi de blanc ; son voile et sa robe sont verts, son manteau saumon pâle.

Toutes trois portent un vase à parfum jaune d'or, de forme globulaire, surmonté d'une petite boule qui sert de bouchon, tels qu'on en voit déjà vers l'an 1000 aux Grottes

---

(1) Voir L. Dorez, *Les Manuscrits à peintures de la Bibliothèque de Lora Leicester à Holkham Hall* (Norfolk, Angleterre), pl. II.

(2) Au XIII<sup>e</sup> siècle : Châsse de Nantouillet (Seine-et-Marne), fin XII<sup>e</sup> ou début XIII<sup>e</sup> Psaut. - livre d'Heures, (Bib. Nat. lat. 1073 A, f. 13v), Evangélaire de la Sainte-Chapelle (Bib. Nat. lat. 1892, f. 4), fragment de pavage, (Musée de la cathédrale Saint-Omer), Bréviaire de Bayeux (Bib. de l'Arsenal, 279, f. 201), et plusieurs au XIV<sup>e</sup> siècle.

(3) Il faut remarquer que les femmes venues au Tombeau sont dépourvues de nimbe du III<sup>e</sup> jusqu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle. Les nimbes apparaissent et sont constants sur les ampoules de Monza et de Bobbio ; du VIII<sup>e</sup> ou X<sup>e</sup> siècle, sur 14 exemples, 11 ne comportent pas de nimbes ; c'est le cas pour 6 sur 10 au XI<sup>e</sup> siècle ; 10 sur 28 au XII<sup>e</sup> siècle ; seulement 2 sur 23 au XIII<sup>e</sup> siècle et 1 sur 11 au XIV<sup>e</sup> siècle.

Au total, sur 112 exemples, 35 œuvres représentent les femmes sans nimbe.

de Jonas, et durant le cours du XI<sup>e</sup> siècle dans la Psychomachie de Prudence (1) et sur la reliure en ivoire de l'Évangélaire d'Augsbourg (2). Ils deviennent abondants au XII<sup>e</sup> siècle (3) et encore au XIII<sup>e</sup> siècle, où, vers 1200, l'on en remarque un au Liget (Indre-et-Loire) et plus tard sur la peinture murale de Varize (Eure-et-Loire), dans des Bréviaires et des Psautiers (4) ; toutefois, en même temps que les vases sphériques, d'autres, cylindriques surmontés souvent d'un petit cône à bouchon rond, sont déjà assez nombreux au XIII<sup>e</sup> siècle et plus encore au XIV<sup>e</sup> siècle (5).

La *Dormition de la Vierge* (6) est représentée sur le côté nord de l'absidiole. Là encore, il ne reste que des fragments, mais le peu qui subsiste a le mérite de n'être pas confus. La tête de la Vierge est en bas, à droite, ce qui est assez rare (7), et il ne reste que sa tête. Son voile est d'un

---

(1) Bib. de l'Académie de Lyon, 22 f. 1 bis.

(2) Bib. de Munich.

(3) Vitraux de Chartres, Poitiers, Charentilly (I.-et-L.), portail de Notre-Dame de Mantes, bas-relief de l'église de Dax, pilier nord-ouest du cloître Saint-Trophime d'Arles, etc...

(4) Bréviaire de Bayeux (Bib. de l'Arsenal, 279, f. 201), Br. de Paris (Bib. Nat. lat. 15613, f. 237), Psautier de Saint-Louis et Bl. de Castille (Bib. de l'Arsenal, 1186, f. 25v), et Ps à l'usage des frères mineurs, (Bib. de l'Arsenal, 880, f. 632).

(5) Auparavant les formes sont très variables : vers 235, à Doura-Europos, sur l'Euphrate, comme au V<sup>e</sup> siècle sur un ivoire de Milan, ce sont uniquement des écuelles ; à partir du milieu du VI<sup>e</sup> siècle les encensoirs apparaissent sur un ivoire du Musée Victoria-et-Albert à Londres, sur plusieurs ampoules de Monza et quelques unes de Bobbio, où ils sont munis de courtes bases (remplacées à l'occasion par trois petites boules) et concurremment avec des vases plus ou moins cylindriques, qui se multiplient en se diversifiant du VIII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle où se voient des sortes de boîtes, à côté de formes évasées ou rétrécies du haut, et parfois une corne d'abondance : (Psautier d'Odbert, Bib. de Boulogne-sur-Mer, 20, f. 109).

(6) G. Millet, *Recherches sur l'Iconographie de l'Évangile*, p. 23 : « Quant à la Dormition, d'abord reléguée au second plan, elle grandit sans cesse en dignité. Au XII<sup>e</sup> siècle le Typicon de l'Evergetio la proclame la « fête des fêtes ». On la comptait parmi les « 12 grandes fêtes » de l'année liturgique. Puisque sur l'image, Jésus apparaît dans sa gloire pour recueillir l'âme de sa mère, il était naturel de la ranger au nombre des « fêtes du Seigneur ».

(7) Sur 70 exemples, du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle inclus, la Vierge n'est couchée à droite que 5 fois. Au XI<sup>e</sup> siècle : Évangiles pour différentes fêtes (Bib. Nat. lat. 17325, f. 51v et 52) ; au XII<sup>e</sup> siècle (entre 1197 et 1201) fresque du Liget (Chemillé-sur-Indrois I.-et-L.) ; au XIII<sup>e</sup> siècle : vitrail de Chartres (cathédrale, quatrième fenêtre, collatéral sud) ; au XIV<sup>e</sup> siècle : Mosaïque de Pietro Cavallini à Sainte-Marie-du-Transtevere à Rome.

rouge atténué à plis blancs, son nimbe vert clair, et le coussin qui lui soulève habituellement la tête doit être jaune. Ses yeux sont clos, l'expression de repos et de paix dominant sur son beau visage.

Pour les quelques têtes d'apôtres qui demeurent, l'on constate que l'artiste a su faire sentir sur les figures la douleur calme et contenue qui émeut d'autant plus. A droite les nimbes des apôtres sont : rouge orangé, jaune et vert clair ; à gauche ils sont rouge, jaune et beige.

Suivant l'usage des époques anciennes, le Christ est au centre, entre les deux groupes d'assistants. Son manteau et son nimbe sont rouges, la croix beige n'a gardé une ligne verte qu'à une seule branche. Sa tunique est jaune pâle à plis verts et manches larges ; une importante encolure est couverte d'un quadrillage blanc sur lequel sont semés régulièrement des perles allongées d'ocre orange foncé.

D'habitude le Christ tient en main ou sur son bras l'âme de sa Mère sous la forme d'une petite figurine habillée ou non suivant les époques. Sa main droite étant invisible il est difficile de savoir ce qu'elle faisait, bien qu'il soit fort probable qu'elle bénissait sa Mère, qu'il regarde avec un air de touchante tendresse. Rompant ici, une fois de plus, avec toutes les traditions, le peintre lui fait lever son bras gauche et tendre sa main ouverte à travers une interruption de la bordure (où les pastilles sont remplacées par une ligne blanche continue) pour montrer les anges qui tiennent une gloire bordée de douge, doublé de jaune et de vert, où Marie est enlevée jusqu'au ciel.

Cette *Assomption de la Vierge* nous ne la verrons pas à Saint-Bohaire car il n'y a plus que la portion gauche de la Mandorle par suite d'une réfection qui a rétréci le fond de l'absidiole en l'aplatissant spécialement de ce côté ; une telle forme insolite est très visible à l'extérieur.

Nous pourrions, du moins, admirer les anges, leurs attitudes aisées et variées, leurs chaudes couleurs, où, en plus des nimbes de ton or, se marient, toujours accompagnés de blanc, les rouges, les jaunes et les verts frais, dans les vêtements ou les ailes longues et souples. L'ange du bas a croisé l'une des siennes avec celle de son voisin de droite, (dont tout le reste est détruit) selon une heureuse trouvaille de l'artiste, qui a, de nouveau orné le bas de la robe d'une bande quadrillée jaune et noir à perles blanches.

Trois anges seulement sont visibles sur ce côté gauche, car le quatrième se trouvait sous la litre, et il a été si





Photo S. Trémé.

SAINT BIHAIRE — Côté nord de la Chapelle de la Vierge  
Dormition et fragment de l'Assomption de la Vierge



complètement recouvert par elle que l'on peut à peine le deviner. L'escorte qui transportait le corps privilégié de la Vierge Marie devait donc compter huit anges, c'est-à-dire un nombre inusité, et donc, de nouveau, une disposition exceptionnelle. En effet, s'il y a huit anges au portail principal de la cathédrale de Lausanne, ils ne font qu'entourer le corps étendu sur le tombeau et ne l'ont pas encore soulevé (1). Aucune Assomption ne paraît avoir comporté huit anges (2). Par contre, il y en a dix, au XIV<sup>e</sup> siècle, dans un manuscrit des Archives de Sienne (3), et quatorze, au XII<sup>e</sup> siècle dans un manuscrit anglais de Glasgow (4).

Au cul de four de la chapelle trône *Le Christ couronnant sa Mère* dans le ciel, dont l'entrée est gardée, de chaque côté, par un Chérubin à trois paires d'ailes (5). Celui de gauche est assez endommagé, tandis que celui de droite est resté entier. Ils se font vis-à-vis et placés entre la Mandorle et la bande rouge et jaune à pastilles blanches qui suit le bord de la voûte.

Le dessin des formes et des détails du séraphin est exécuté en bistre. Les deux ailes supérieures jaunes, redressées, se croisent à leurs extrémités, encadrant la tête,

---

(1) Sur les 4 ou 5 dispositions analogues, les anges qui entourent le sarcophage ne sont que 6 et même seulement 4, au XIV<sup>e</sup> siècle, au portail de la cathédrale de Sens.

(2) Sur 33 exemples d'Assomptions du IX<sup>e</sup> à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, 18 fois la Gloire de la Vierge est tenue par 2 anges, 6 fois par 4 anges, une fois par 5. Le nombre de 6 anges n'est employé qu'au XIV<sup>e</sup> siècle. (6 fois sur 23).

(3) Vers 1334. Illustration de Ser Sozzo Tegliacci. Voir *d'Ancona, la Miniature italienne*, pl. XXXVIII.

(4) Voir Rohault de Fleury, *la Sainte Vierge*, pl. LX.

(5) Les anges à trois paires d'ailes sont nommés tantôt « Chérubins » et tantôt « Séraphins ». A Brioude (Haute-Loire) les 2 noms sont inscrits sur une peinture murale qui les représente, et ces 2 dénominations se retrouvent dans la Bible. D'après *Isaïe, chap. VI*, verset 2, « Les Séraphins étaient autour du trône, ils avaient chacun six ailes, deux dont ils voilaient leur face, deux dont ils voilaient leurs pieds, et deux autres dont ils volaient ».

*Ezéchiel*, chap. X, verset 8, dit : « Et il parut dans les Chérubins comme une main d'homme qui était sous leurs ailes », et au verset 12 : « le corps des 4 roues, leur cou, leurs mains, leurs ailes et leurs cercles étaient plein d'yeux tout autour ».

La présence des yeux sur les ailes est fréquente sans être constante. On la remarque dès le IX<sup>e</sup> siècle dans un Sacramentaire de la Bib. de Metz ; au début du X<sup>e</sup> siècle sur une plaque de reliure de Tuotilo, à Saint-Gall., au XI<sup>e</sup> sur la peinture murale des Allinges ; au XIII<sup>e</sup> siècle sur celle de Frétigny (E.-et-L.), les vitraux de Chartres, etc...

vue de face, exactement ovoïde, et nimbée de bleu frais. Les cheveux sont blonds, les traits réguliers, mais les pupilles des yeux se laissent à peine soupçonner ; la bouche, petite, est très marquée ; quatre ou cinq lignes alternativement jaunes et blanches couvrent le front ce qui constitue là encore un signe d'ancienneté ainsi que le nez long et étroit. Les ailes latérales sont les plus colorées, l'une d'elles, à droite, est bifurquée à son extrémité ; celles du devant sont croisées jusqu'à leur moitié, suivant l'usage habituel (1). Les trois paires d'ailes sont couvertes d'yeux selon la vision d'Ezéchiel, et il y a, en plus, vers la partie inférieure, quelques étoiles bleues à six branches, et une rouge à cinq prolongements qui pourrait bien avoir été rajoutée ultérieurement. La tunique (2), visible dans l'écartement des ailes antérieures, est blanche (à peine un peu bleutée), et ornée dans le bas d'un quadrillage ocré et bistre, à perles blanches et noires. Ses pieds nus reposent sur le haut du grand demi-cercle surmontant le Buisson Ardent décrit à propos de l'Annonciation ; il doit aussi avoir pour rôle de rappeler l'une des roues dont parle Ezéchiel, et qui figure sur quelques représentations des Séraphins, tels, par exemple, les deux qui sont peints dans l'église de Vic (3), celui du Sacramentaire de Souvigny (4), où il y a deux roues, de sorte que ce Séraphin a placé un pied sur chacune d'elles ; cette même particularité caractérise, en 1205, ceux de l'Hortus Deliciarum (5), et enfin tous ceux qui contribuent au riche décor brodé sur la chape de Syon (6).

Quant aux mains que mentionne également Ezéchiel (7),

---

(1) Il y a peu d'exceptions à cette pratique : au VI<sup>e</sup> siècle une enluminure du Cosmas Indicopleustes, au Vatican, où les ailes supérieures non plus ne sont pas croisées ; il en est de même au XII<sup>e</sup> siècle sur une Mosaïque de la cathédrale de Cefaiù (Sicile).

(2) Le Séraphin n'a pas toujours de tunique : ainsi, au XI<sup>e</sup> siècle celui de la peinture murale, dans la chapelle des Allinges est couvert seulement de ses 2 ailes antérieures croisées très bas ; de même, vers 1205, dans l'Hortus Deliciarum de Strasbourg ; dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle sur 3 vitraux de la cathédrale de Chartres (chœur et Rose de la façade) ; en 1128 sur une plaque de reliquaire en émail au Musée du Louvre et en 1320 sur un contre-sceau de l'Abb. du Saint-Sépulcre à Cambrai. (Voir G. Demay, *Le costume d'après les sceaux*, p. 364).

(3) Commune de Nohant-Vicq (Indre), 1<sup>er</sup>, 1/3 du XII<sup>e</sup> siècle.

(4) Bib. de Moulins, ms. 14, f. 33, dernier 1/4 du XII<sup>e</sup> siècle.

(5) Copie du Manuscrit de Strasbourg détruit par le feu.

(6) Travail anglais de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle où une dizaine de Séraphins, chacun monté sur une roue, sont intercalés entre des scènes de l'Evangile. Voir G. Migeon, *Les Arts du tissu*, p. 132.

(7) Voir à ce sujet les notes précédentes donnant le texte d'Ezéchiel.



S. Trocmé del.

SAINT-BOHAIRE. — (absidiole, côté sud)  
Séraphin à trois paires d'ailes

elles sont présentes à Saint-Bohaire, dirigées horizontalement, mais réduites à leur forme générales qui se détache en clair sur les ailes latérales. C'est de la même manière qu'elles sont situées, par exemple au IX<sup>e</sup> siècle, sur des enluminures de Sacramentaires, et au XI<sup>e</sup> siècle, du Missel de Saint-Denis (1) ; vers 1185 sur une sculpture du portail de Notre-Dame-du-Port de Clermont-Ferrand, et au milieu du XII<sup>e</sup> siècle sur une Mosaïque, à la cathédrale de Cefalù (Sicile), où, si l'ange a des mains, par contre il n'a pas de pieds. Ailleurs ces mains sont relevées obliquement (2), ou verticalement (3), ou nettement baissées (4). Il arrive parfois que le Chérubin n'ait qu'une tête et des ailes, sans mains ni pieds (5).

Les Séraphins accompagnent presque toujours le Christ en Majesté, directement ou dans son voisinage. A Saint-Bohaire ce n'est pas le cas puisque le Christ n'est pas seul dans la Mandorle, mais sur d'autres œuvres il ne s'agit plus du tout de Lui. Parmi ces quelques exceptions, l'on peut citer : au XII<sup>e</sup> siècle, le Missel du Saint-Sépulcre (6), où le Chérubin est isolé dans la lettre P ; dans la Bible du Panthéon (au Vatican), il garde seul l'entrée du Paradis au départ d'Adam et d'Eve, et remplit le même office, mais avec une épée levée, au XIV<sup>e</sup> siècle, sur une sculpture à la façade du Dôme d'Orviété. Vers 1228, sur une plaque de reliquaire en émail (7), l'ange allonge ses bras et ses ailes en forme de croix, pour représenter la vision de saint François.

Dans la partie supérieure, tout près de l'aile droite du Séraphin, il n'y a plus que la tête d'un tout petit ange au nimbe bleu, enfoui actuellement dans un fond jaune vif, et qui contemple avec admiration, semble-t-il, ce confrère

---

(1) Sacramentaire de Metz (Bib. de Metz), frag. de Sacramentaire (Bib. Nat. lat. 1141 f. 6), Missel de Saint-Denis, (Bib. Nat. lat. 9436, f. 15v).

(2) Reliure d'un Evangélaire anglo-saxon. Voir Dorez, *Les Manuscrits à peintures de la Bibliothèque de Lord Leicester*, pl. II, XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> siècle.

(3) Sculpture à la porte abbatiale de Saint-Michel-de-Cuxa (Roussillon), XII<sup>e</sup> siècle.

(4) Peinture murale des Allinges (Haute-Savoie), XI<sup>e</sup> siècle, et de Saint-Gilles de Montoire, XII<sup>e</sup> siècle, où les bras aussi sont visibles ; vitraux de Chartres du XIII<sup>e</sup> siècle.

(5) Au VI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle Enluminure du Cosmas Indicopleustes (Vatican) ; aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles celle du Missel du Saint-Sépulcre de Jérusalem (Bib. Nat. lat. 12056, f. 169) ; au XII<sup>e</sup> siècle les Homélies du Moine Jacques, 1.162 (voir le Bulletin de la Sté Fr. R. M. P. 11<sup>e</sup> année, pl. XXI), et la Bible du Panthéon (Bib. Vaticane, n° 17958, f. 3v).

(6) Bib. Nat. lat. 12056 f. 165.

(7) Musée du Louvre. Voir M.-M. Gauthier, *Emaux limousins*, pl. 13.

céleste le dépassant tellement en grandeur et en puissance.

Les anges qui accompagnent le « Couronnement » sont fréquents aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles et souvent munis d'encensoirs.

Au milieu d'une gloire quadrilobée jaune et verte à ondulations rouges, le Christ et sa Mère sont assis côte à côte (1), la Vierge étant à la droite de son Fils (elle est à gauche pour le spectateur) ; c'est la place qu'elle occupe le plus fréquemment (2). Sa tête est peu inclinée, les traits de son visage bien marqués, en gris qui devait être noir autrefois ; ses pupilles d'un bleu pâle ont perdu aussi leur intensité, son nez est fort, sa bouche a des lèvres marquées par deux traits. Le teint est crème, mais sur tout son côté droit une large bande orange suit le contour de la figure à l'intérieur de celle-ci, depuis le front jusqu'au menton. L'on comprend mal l'utilité de ce ton chaud, et moins encore la grosse tache orange qui dépare le dessous de son œil gauche. Sa robe était peut-être blanche, en tout cas son manteau est jaune d'ocre, orné d'étoiles à cinq branches disséminées et seulement dessinées sur leurs contours au moyen d'ocre rouge. On les retrouve le long du bord de ce manteau, souligné d'un gros trait blanc doublé d'un jaune ; là les étoiles alternent avec deux disques blancs superposés, dont l'effet général est assez heureux.

Ses mains tendues ouvertes, sont rapprochées de telle sorte que l'une empiète à peine sur l'autre ; c'est la disposition la moins fréquente (3). Ses sentiments d'humilité et de déférence l'incitent habituellement à joindre ses deux mains exactement l'une sur l'autre.

Si certaines parties manquent, d'autres sont difficiles à interpréter ; c'est ainsi que derrière la Vierge se trouve une forme pointue du haut et large du bas, où sont réunies de brillantes couleurs vertes sur fond crème avec, au centre,

---

(1) Au XV<sup>e</sup> siècle la Vierge est à genoux la plupart du temps, devant le Christ, Dieu le Père ou la Trinité.

(2) 52 fois sur 61 exemples des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle. Parmi les œuvres plaçant la Vierge à la gauche du Christ, l'on peut citer : au XIII<sup>e</sup> siècle, un Psautier du nord de la France (Bib. Nat. lat. 238, f. 62) ; un Psautier d'une abbaye de femmes (Bib. de Besançon, 54, f. 9) ; des tympanes de portails sud, l'un à Strasbourg, l'autre à Metz. Au XIV<sup>e</sup> siècle une peinture murale à l'église des Augustins de Toulouse.

(3) On la remarque seulement 5 fois sur 60 exemples des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle.





Photo S. Trocmé.

SAINT-BOHAIRE  
Couronnement de la Vierge



une sorte de longue flamme orange vif ; est-ce un symbole ? ou un fragment de draperie ?

Le visage du Christ est incomplet, sauf les sourcils jaunes, les yeux devenus verdâtres et le nez fort. Sa robe semble avoir été jaune, autant que l'on peut en juger par ce qui subsiste. Son manteau n'a gardé sa couleur rouge que dans le haut. Sa main droite levée doit poser ou vient de poser la couronne sur la tête de sa Mère (1). Sa main gauche tient un livre vert en l'appuyant sur son genou.

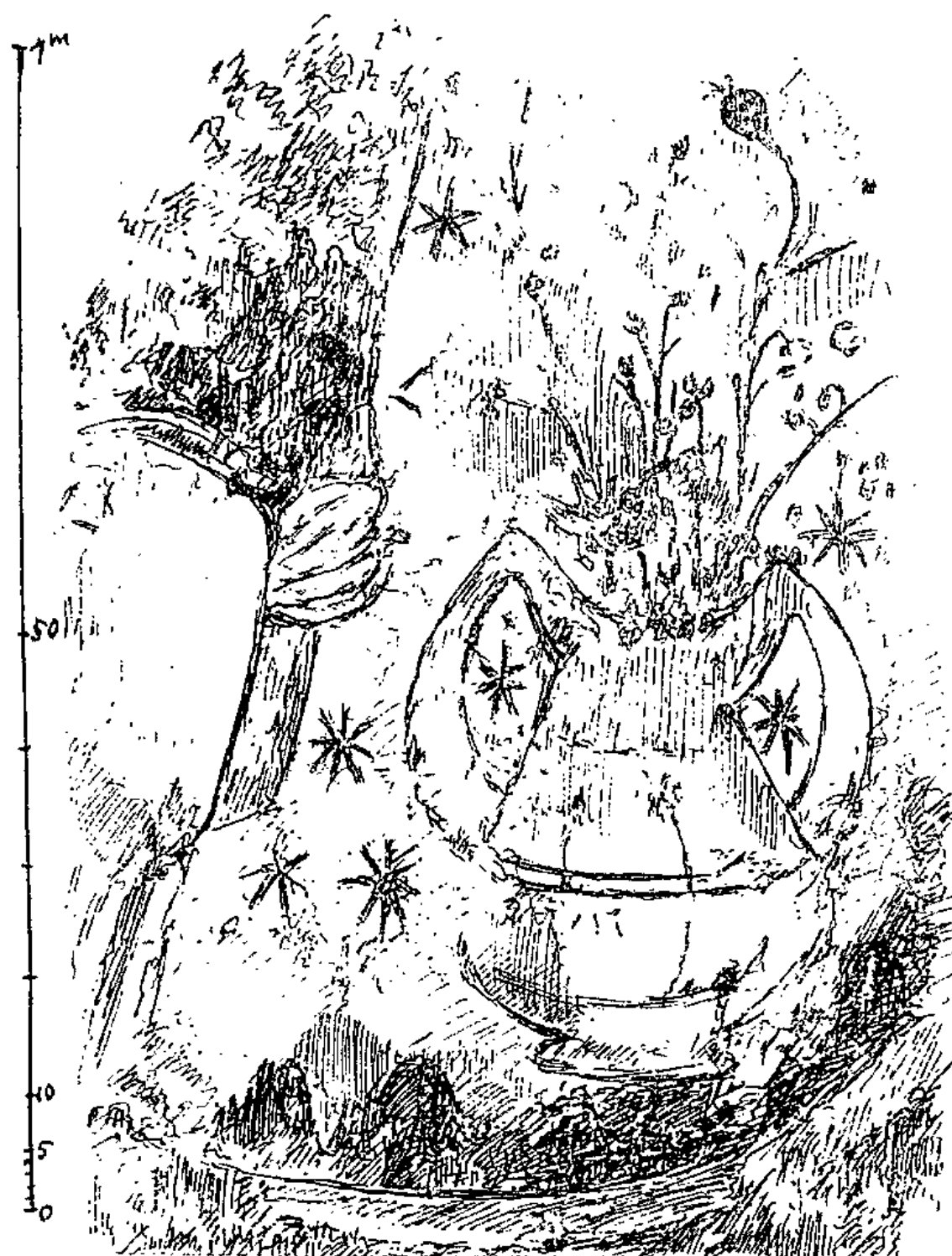
En plus des étoiles bleues ou vertes à six et parfois sept branches semées un peu partout, l'on voit, à la gauche du Christ et à côté de Lui, s'épanouir un bouquet de tiges et feuillages verts donnant naissance à des fleurs de tons jaune vif ou orange, d'un charmant effet, plein de fraîcheur. Cet ensemble sort d'un gros vase jaune à pied court, panse élargie ceinturée d'une ligne verte doublée d'orange, en bas de laquelle s'attachent deux anses évasées qui, avant de rejoindre l'ouverture un peu rétrécie de ce vase, remontent plus haut en formant une saillie anguleuse. Le tout, fort habilement traité, n'a rien de particulièrement ancien. Il y a pourtant des calices préromans (2) munis d'anses importantes, dégagées et arrondies, mais leurs panses sont montées sur des pieds plus élevés. Toutefois, l'on peut également le comparer avec le vase de fleurs peint au XIV<sup>e</sup> siècle sur une

---

(1) En étudiant le thème, l'on constate qu'il y a eu différentes manières de concevoir le Couronnement de la Vierge : lorsque ses mains sont ouvertes et redressées, paume en dehors (c'est la formule la plus ancienne), ou lorsqu'elles sont jointes, ou lorsque l'une d'elles tient une tige fleurie ou un livre. Dans ces 3 cas le Christ la couronne, à moins que cette couronne soit déjà posée, alors il la bénit. Cette couronne peut aussi être apportée ou posée par un ange ; ce fait se produit 3 fois sur 28 exemples au XIII<sup>e</sup> siècle, 8 sur 34 au XIV<sup>e</sup> siècle, 12 sur 45 au XV<sup>e</sup> siècle.

Il arrive également que le Christ, lui-même, porte une couronne, plus souvent au XIII<sup>e</sup> siècle (une douzaine de fois sur 28 exemples) moins au XIV<sup>e</sup> siècle ; (8 sur 34) et moins encore au XV<sup>e</sup> siècle : (4 sur 45). Au XIII<sup>e</sup> siècle il s'agit surtout des sculptures sur les portails des cathédrales, parfois des ivoires ou des vitraux. Au XIV<sup>e</sup> siècle : il y a plus de variété et l'on voit le Christ couronné en particulier sur des peintures murales : à Saint-Philibert de Tournus (enfeu), à Verniettes (Conlie, Sarthe), à l'Hospice de Bylore (région de Gand, Belgique). Les artistes ont sans doute voulu rappeler que le Christ est à la fois Dieu et Roi ainsi qu'il l'a affirmé lui-même dans son dialogue avec Pilate : « Je suis roi ». (Evangile de saint Jean, chap. 18, v. 33-37).

(2) Par exemple le calice d'époque mérovingienne découvert à Gordon (Côte-d'Or) et conservé à la Bibliothèque Nationale.



S. Trocmé, del.

VASE DE FLEURS

(à gauche, main du Christ tenant le livre)

Annonciation dans le Cloître de l'abbaye d'Abondance (Haute-Savoie), mais dont le galbe est beaucoup plus fin et les anses arrondies, qui s'élèvent aussi en-dessus du col avant d'y aboutir, sont terminées par de légères volutes.

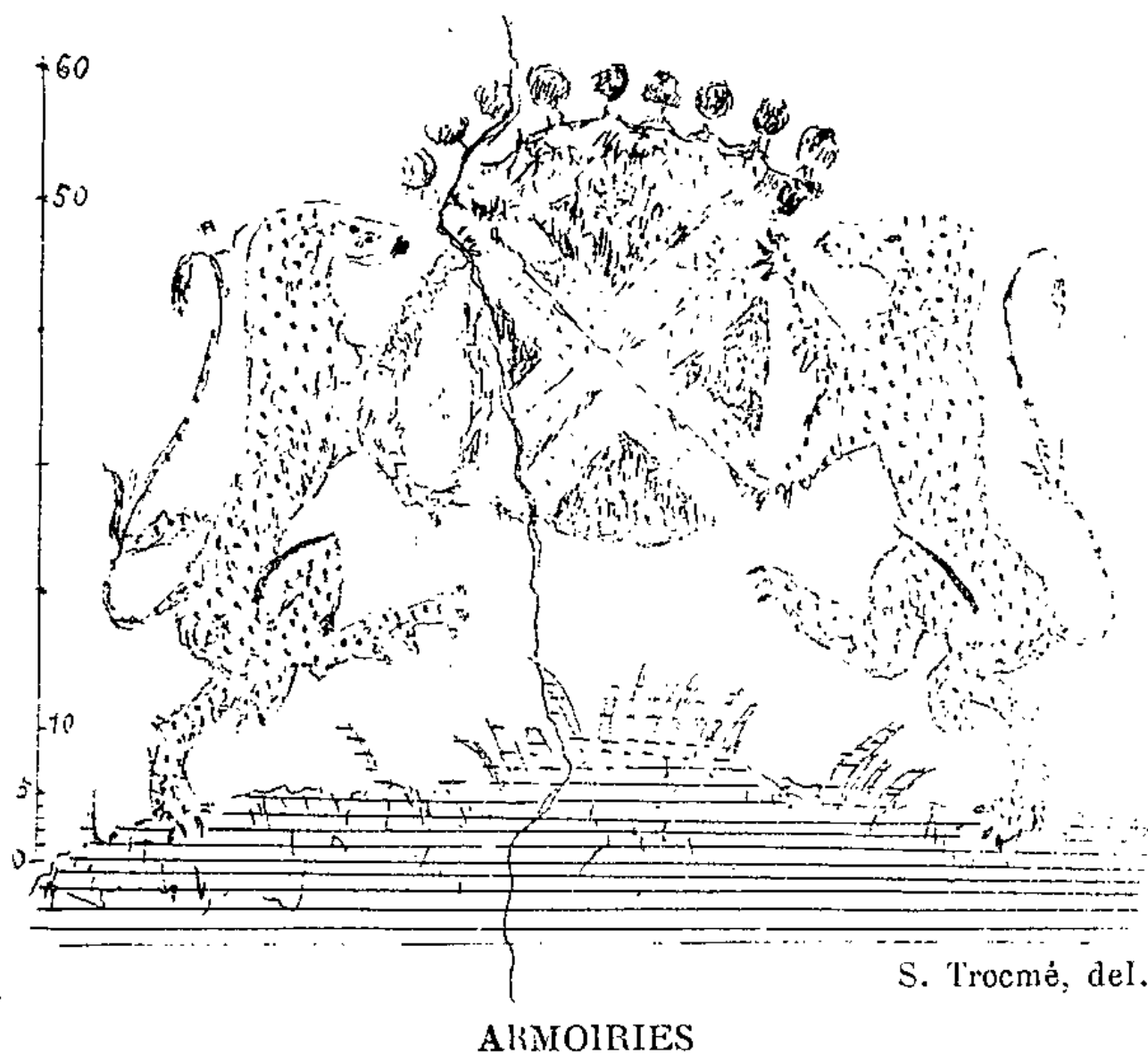
Sur aucun exemple examiné il n'y a d'anses à courbure anguleuse ; peut-être en existe-t-il, à moins que ce ne soit seulement une fantaisie du peintre.

Des peintures garnissent le pied-droit précédant l'absidiole à gauche (pour le spectateur). Entre des motifs ovoïdes tracés en gris, renfermant des feuillages jaunes et rouges, montent les rinceaux d'un arbre de Jessé réduit à trois personnages, comme à Lavardin, mais en beaucoup moins bon état.

Une des fenêtres du chœur, à gauche, étant bouchée, l'on a peint dessus, successivement, un quadrillage imitant les petits carreaux et de grandes bandes jaunes et rouges

simulant sans doute une draperie. Bien qu'ayant été badi-geonnées comme le reste, ces peintures ne paraissent pas très anciennes.

Enfin, sur le mur sud de la chapelle de la Vierge, à gauche de la fenêtre, des armoiries ont été retrouvées ; il s'agit d'un comte d'après la couronne à neuf boules qui les surmonte. Par malheur les couleurs manquent de netteté, car il y a du jaune un peu partout avec du noir. Il semble, toutefois, que ce noir soit plus abondant sur le fond, ce serait



ARMOIRIES

donc, probablement, « *de sable au sautoir d'or, chaque branche longée en son centre par une ligne de sable* ». L'écu est soutenu par deux griffons également d'or, retouchés et armés de sable, leur tête au museau noir rappelle celle d'un lévrier, leur longue queue redressée en souple courbure est feuillue au milieu et à son extrémité. Leurs pattes griffues sont posées sur un sol bleu d'où sortent des herbes de même couleur. Il en résulte que ces armoiries paraissent dater des environs du XVIII<sup>e</sup> siècle.

A cette date, plusieurs familles de Bretagne eurent des blasons du même genre ; de sable au sautoir d'argent (ou d'or), étaient les armes de la famille d'Angennes, seigneurs de La Roche-Turpin de Poncé, ce qui serait moins éloigné de Saint-Bohaire que la Bretagne, mais rien ne permet de

savoir si quelque rapport unissait cette famille avec le comte local qui, à moins d'un hasard, risque fort de rester inconnu. Il n'a pas eu la chance d'avoir sa pierre tombale placée dans l'église avec cette inscription : « *ICI REPOSE MESSIRE DE BOILLEUE (OU BOILLEVE) D'ARBONNE, SEIGNEUR DE SAINT-BOHAIRE ET FOSSE ET DE TOUT LE PERE DES PAUVRES* » « 1778 ».

Son blason est circulaire, encadré des deux branches de feuillage caractéristiques du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est : « *d'azur, écartelé au 1<sup>er</sup> et 4<sup>e</sup> à un triangle évidé d'argent pointe en haut surmonté d'une fasce de trois roses de même ; au 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> à une croix d'argent cantonnée de quatre fleurs de lys de même, (une par canton)* ».

D'autre part, il paraît qu'en 1789 le seigneur de Saint-Bohaire était Irumberry de Salaberry (1). Pourtant la famille était originaire du Royaume de Navarre (2) seigneurs dans la terre de Cize ; (aurait-on confondu avec la Cisse, petit affluent de la Loire ?) car ils ne semblent pas avoir quitté la Navarre ou ses environs, à part deux d'entre eux qui furent capitaine en second au régiment de Vermandois et morts tous deux célibataires, l'un à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'autre au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Si le dernier connu de la lignée, Jean d'Irumberry de Salaberry ou l'un de ses deux fils, Simon-Martin et Charles n'ont pas eu une raison particulière d'émigrer brusquement dans le Blaisois, l'on peut supposer que cette transplantation peut avoir été accomplie par la branche dérivée, paraissant s'être déplacée davantage, et qui commence à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, avec Pierre Simon d'Irumberry de Salaberry, lequel fut pourvu, ainsi que son fils, de la charge de Receveur des rentes des maisons de Charleville et payeur de l'Hôpital de ce lieu au XVII<sup>e</sup> siècle. Une de ses arrières petites filles épousa en 1768 Pierre Dominique Hariagne, baron d'Auneau-en-Beauce. Charles Victor de Salaberry était en 1766 Président de la Chambre des Comptes ; est-ce son fils, Charles Marie, né en 1767, qui se serait trouvé à Saint-Bohaire en 1789 ? Cette fois encore toute certitude est impossible, d'autant plus que leurs armes n'ont aucun rapport avec celles qui ont été retrouvées ; elles sont : « *parti, au 1<sup>er</sup> coupé d'or, au lion de*

---

(1) Renseignement aimablement fourni par le Dr. Lesueur.

(2) De La Chesnaye-Desbois et Badier, *Dictionnaire de la Noblesse*, t. X, p. 948 et suivantes, donnant toute la généalogie de la famille Irumberry de Salaberry de 1467 à 1757, et de la branche annexe jusqu'en 1767.



*gueules, armé et lampassé du même, et d'or à deux vaches de gueules, accornées, onglées et clarinées d'azur ; au 2<sup>e</sup> d'azur à la croix d'argent pommelée d'or, à la bordure d'azur chargée de huit flanchis d'or », et deux anges comme support.*

Il reste à déterminer la date des peintures.

En examinant le « Couronnement de la Vierge », l'on constate que la façon dont il est exécuté est très différente des autres œuvres de la chapelle, en particulier la graphie du visage de Marie et le décor de son costume si différent des autres. D'autre part, lors de l'enlèvement du badigeon, quelques vestiges d'une peinture plus ancienne ont été retrouvés. Cette réfection correspond probablement à l'aplatissement du fond de l'absidiole dû à une cause inconnue qui pourrait bien avoir été un incendie, respectant les Séraphins parce que situés près du bord.

La date de cette remise en état devrait peut-être se situer vers l'extrême fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou les premières années du XIV<sup>e</sup> siècle, pour la raison que le Christ tient un livre, et qu'à une époque plus tardive il est fort probable qu'il aurait eu un globe dans sa main (1). D'autre part, il est possible que le vase de fleurs soit de cette époque, qui convient aux étoiles.

Toutes les autres peintures, y compris celle de la chapelle Saint-Blaise, peuvent être attribuées au premier quart du XIII<sup>e</sup> siècle, la présence d'un touret ne permettant pas de remonter plus haut. Dans les parties les mieux conservées, la facture des visages avec leur nez long et étroit, les lignes du front, la régularité des cheveux et des plis des vêtements, ainsi que beaucoup d'autres détails, sans compter l'abondance des blancs, sont caractéristiques, au plus tard, de la date indiquée.

S'il y a des rapports étroits pour la gamme des couleurs et la pureté des bleus ou des verts avec des peintures de la région comme celles d'Areines, de Souday ou du Villiers, par exemple, et, plus loin, celles de l'ancienne église de Saint-Martin-d'Etableau (2), il n'y en a guère quant à la

---

(1) Pour un sujet analogue, l'on compte : au XIII<sup>e</sup> siècle, sur 26 exemples 17 livres dans la main du Christ et un seul globe ; au XIV<sup>e</sup> siècle, sur 28 exemples 10 livres et 12 globes ; au XV<sup>e</sup> siècle, sur 40 exemples, un seul livre et 22 globes.

Lorsqu'il bénit et tient ou pose la couronne, il arrive souvent que le Christ n'ait aucun objet dans sa main gauche.

(2) Le Grand-Pressigny, Indre-et-Loire.

façon dont les sujets ont été traités à Saint-Bohaire, car des traditions y sont plus ou moins ignorées ou bousculées, et l'on y trouve des rapprochements curieux avec Byzance ou l'Orient (Syrie, Palestine ou autres). Il est probable que l'artiste a vu des œuvres provenant de ces régions, ou, plus simplement, des objets (sculptures, peintures, enluminures et peut-être insignes de pèlerinages) ayant subi, directement ou non de telles influences. Quoi qu'il en soit, on a l'impression que le peintre a travaillé de mémoire, retenant certains détails frappants comme le ciborium à coupole sur pendentifs, l'allongement des personnages, et l'abondance des perles, en particulier pour les quadrillages qu'il affectionne, la richesse d'ornementation des robes de la Vierge qui figurent dans les œuvres byzantines avec des éléments très spéciaux qu'il transpose entièrement à sa façon. Cela ne l'empêche pas d'avoir un sens bien français de l'harmonie dans la distribution des couleurs et dans la composition heureuse des sujets où dominant la mesure et un calme équilibre.

Les caractères si variés des peintures de Saint-Bohaire imprégnées très souvent d'originalité et parfois d'influence orientales, leur donne une place exceptionnelle au regard de toutes celles de la région ou des départements limitrophes, ce qui contribue, malgré les atténuations et les manques, à les rendre d'autant plus précieuses et intéressantes.

---

## Quelques réflexions sur le climat vendômois

---

*Docteur DATTIN*

Combien de fois n'avons-nous pas entendu les paroles suivantes échangées entre personnes amies ou voisines qui se rencontrent par hasard : « Quel mauvais temps, quel froid, ah ! le mauvais hiver ». Peut-être que ces paroles sont dites pour dire quelque chose, mais cependant tout le monde s'intéresse à la météorologie et ceci ne doit pas nous étonner car nous sommes tous plus ou moins sensibles au temps qu'il fait et nous dépendons étroitement de ses variations. Ce temps, ce climat, agit sur notre santé, sur notre activité professionnelle et sur l'avenir de notre ravitaillement.

Une promenade depuis longtemps prévue peut être très agréable ou complètement ratée suivant le temps qui l'a accompagnée.

Une kermesse, une épreuve sportive peuvent être un succès ou un échec si le soleil l'a favorisée ou si une pluie maussade l'a sabotée.

C'est pourquoi je pense pouvoir vous intéresser en vous parlant du climat vendômois dont nous sommes tous plus ou moins tributaires.

Le climat de Vendôme a déjà été étudié par des membres de notre Société.

Trois noms doivent être cités :

Emilien Renou, membre fondateur de notre Société, ancien élève de l'Ecole polytechnique et directeur de la station météorologique du Parc Saint-Maur, près de Paris.

Pendant quatre années, il y a juste cent ans, il a fait des observations dans son jardin de la rue Saint-Bié, là même où j'habite. Je l'ai connu et je me souviens d'une phrase qu'il prononçait souvent : « Dans nos tristes climats ». Il a fourni des observations aux annales

de notre Société et a permis, par ses conseils à ses amis MM. Boutrais et Nouel, de faire à leur tour l'étude du climat vendômois quand il eut quitté Vendôme. M. Boutrais faisait ses observations au 43 de la rue Potterie et M. Nouel rue Potterie également, à l'endroit où se trouve actuellement la Protection de l'enfance.

A l'occasion du grand hiver 1879-1880, M. Nouel a fait paraître dans notre bulletin d'intéressantes réflexions sur ces saisons anormales et sur leurs conséquences tragiques.

Ernest Peltureau faisait ses observations dans son jardin de l'hôtel du Gouverneur. (Il fut plusieurs fois président de notre Société.)

Enfin, de mon côté, depuis quarante ans que j'ai vis à Vendôme et que je suis obligé par ma profession de sortir par tous les temps, j'ai pu faire quelques réflexions qui, j'espère, vous intéresseront.

Dans cette étude, j'ai fait état des observations faites par mes prédécesseurs jusqu'en 1914 environ. Depuis cette date, personne ne s'est occupé de relever régulièrement les températures locales. J'ai cependant moi-même consulté mon thermomètre dans mon jardin de la rue Saint-Bié, régulièrement à 8 heures du matin et à 17 heures. Je n'ai pas de thermomètre maximum et minimum, les températures extrêmes n'ont pas été notées.

J'ai trouvé des résultats intéressants relevés à Villefranche par M. Despert, instituteur.

Je ne vous ferai pas ainsi un exposé savant bourré de statistiques dont les résultats peuvent s'interpréter de façons différentes.

*Le climat.* — Pour aborder le sujet, je commencerai par un court préambule. Qu'entend-on par climat, par climat vendômois, par microclimat ? Le climat est caractérisé par les observations sur la température, sur les vents, sur l'humidité de l'air et sur l'insolation. Il faut y ajouter l'altitude et les expositions en plaine, en montagne, en espalier, comme à Blois, par exemple.

Il va sans dire que tous ces facteurs sont largement influencés par la latitude du lieu et la distance de la mer.

En réunissant toutes ces données, nous pourrons parler du climat d'une région, la région vendômoise, qui s'étend sur un espace assez étendu sans différences majeures.

Mais il peut y avoir dans le climat général des climats



particuliers influencés par différents facteurs, Vendôme ou même certains quartiers, c'est ce qu'on appelle un microclimat.

Dans notre étude, voyons d'abord les caractéristiques du climat du Vendômois et ensuite les microclimats que j'ai pu observer moi-même dans les différents points de la ville.

En effet, quelle est la situation géographique de Vendôme, situation qui, vous le comprenez, est à la base des grandes lignes climatiques ? Vendôme est *situé entre le 47° et le 48° degrés de latitude nord*, le 48° passant au Mans et à Cloyes, nous sommes donc presque à égale distance entre le pôle et l'équateur, le 45° passant par Bordeaux et le sud de Lyon.

Vendôme est donc dans une situation relativement centrale par rapport au reste de la France ; le point le plus central étant le département du Cher, à Saint-Amand-Montrond.

Je ne sais pas si vous avez observé en lisant les bulletins météorologiques qu'on y parle souvent de lignes joignant telle ou telle partie du territoire français. Au nord, à l'est, à l'ouest ou au sud de cette ligne, on note des variations de temps.

Or, presque toujours, ces lignes, qu'elles aillent du sud au nord ou de l'est à l'ouest passent par Vendôme ou à une distance peu éloignée, moins de 100 kms. C'est l'axe Brest-Strasbourg, Lille-Perpignan, Rouen-Lyon, Nancy-Bordeaux, etc.

C'est une première indication pour situer le climat vendômois. Vous savez, en effet, qu'on observe en France plusieurs sortes de climats. Climat breton et de l'ouest, climat parisien, climat du Massif-Central, etc.

Or, Vendôme, situé à l'altitude de 81 mètres au-dessus du niveau de la mer, se trouve exactement sur les limites du climat de l'ouest, du climat de la vallée de la Loire et du centre-est de la France.

Nous aurons donc, suivant les vents et les dépressions barométriques, un climat se rapprochant alternativement des climats voisins.

Ajoutons que les dépressions barométriques d'origine maritime se déplacent d'ouest en est et se succèdent ordinairement d'une façon régulière, à moins que de hautes pressions d'origine continentale ne les tiennent éloignées souvent pendant plusieurs semaines.

*Température.* — La température étant une des prin-

cipales caractéristiques d'un climat, examinons les variations saisonnières et journalières du thermomètre à Vendôme. D'après mes observations, la température annuelle moyenne est de  $11^{\circ}7$ , c'est-à-dire un peu plus élevée que Paris,  $11^{\circ}$ , et moins que la vallée de la Loire. Les variations diurnes et nocturnes sont relativement peu importantes, l'humidité de l'air sur laquelle nous reviendrons modère ces variations. Certains jours d'hiver avec ciel gris et vent du nord-nord-est, la température ne varie pas d'un degré entre la nuit et le jour ou, par vent d'ouest, de  $4$  à  $6^{\circ}$ . Par ciel découvert, par contre, l'hiver, la température peut varier exceptionnellement de  $-10^{\circ}$  la nuit à  $+2$  le jour, à l'ombre naturellement.

L'été, les écarts sont plus sensibles, surtout par beau temps. En 1947, j'ai observé des différences de  $+18^{\circ}$  à 6 heures à  $35^{\circ}$  à 14 h. 30 par vent du sud-est.

L'écart des températures moyennes entre l'hiver et l'été est relativement peu accentué. Nous avons calculé que la moyenne de l'hiver était approximativement de  $+4^{\circ}$  et celle de l'été  $+19^{\circ}$ . (Observations personnelles sans matériel spécialisé.)

Première constatation : nous avons un climat doux et très tempéré qui nous rapproche des régions de l'ouest.

Les grands froids sont rares à Vendôme. Nous citerons cependant le grand hiver 1879-1880 où le thermomètre est descendu dans la nuit du 8 au 9 décembre à moins  $32^{\circ}$  au-dessous de zéro ; mais cela n'a pas été particulier à la ville de Vendôme. Toute la France et même le midi et l'ouest ont été affectés par cette température sibérienne.

Dans ce terrible hiver, les pins maritimes ont gelé. Les forêts ont été ravagées par la mort de beaucoup de chênes. Le Loir est resté gelé pendant près d'un mois.

Il s'agit là de températures exceptionnelles qui ne se reproduisent pas plus d'une fois par siècle.

Cette observation nous amène à étudier la fréquence et les modalités du gel du Loir à Vendôme.

Vous avez pu remarquer que celui-ci ne gèle pas très fréquemment. Je l'ai cependant vu suffisamment gelé rue Saint-Bié pour pouvoir le traverser à trois reprises différentes, en 1929, 1940 et 1951.

Il faut pour cela que la température descende à moins huit et moins dix dans la nuit et ne remonte pas dans la journée à moins trois ou quatre et ceci *pendant trois jours de suite* succédant à une série de journées froides.

Une cause d'erreur : les Ponts et Chaussées font varier le niveau de la rivière en ouvrant et fermant les barrages de façon à morceler la glace qui, par son accumulation, peut devenir dangereuse. On a patiné sur le Mail à la fin du siècle dernier, mais personnellement je n'ai jamais vu pratiquer ce sport sur le Loir à Vendôme. Sommes-nous plus prudents que nos parents ?

On prétend que le globe terrestre se réchauffe. Ce doit être vrai, car des statistiques précises en font foi. Je ne crois pas que le climat vendômois en subisse actuellement les conséquences.

J'ai lu des observations d'un curé de Naveil au XVIII<sup>e</sup> siècle qui a observé les variations du climat de sa paroisse. Il a noté comme aujourd'hui des hivers doux dont l'humidité désolait les cultivateurs et, par contre, quelques hivers rudes ou relativement rudes analogues à ceux que nous observons actuellement.

*Les vents.* — Le deuxième point pour fixer le climat est l'influence des vents dominants.

Vendôme est généralement peu exposé aux grands vents ; nous n'avons pas le mistral froid et sec du midi méditerranéen, nous souffrons peu des tempêtes bretonnes et océanes, sauf cas exceptionnels toujours possibles naturellement.

Les vents dominants sont de loin ceux d'ouest et nord-ouest, le premier étant doux et brumeux, le second, que nous appelons la fameuse *galerie*, amène des grains pluvieux ou neigeux, il est frais, tonique et amène avec des gelées matinales au printemps de belles éclaircies dans la journée.

J'ai vu des étés entiers comme celui de 1960 où ce régime de vents n'a pas cessé de juin à décembre sans un jour de vent d'est ou nord-est.

Par périodes, cependant, nous jouissons du beau temps pendant quelques semaines avec vent nord-est sans nuages, mais en hiver le plus souvent et en automne accompagné de brouillards matinaux.

Les vents du sud et sud-est sont chauds et ensoleillés, mais ne durent que rarement plus de deux à trois

jours ; ils sont à l'avant d'une dépression barométrique qui annonce la pluie. Ce sont par excellence les vents d'orage, de variations électriques qui sont génératrices d'asthénie, de fatigue et aussi, dit-on, de mauvais caractère.

Les perturbations dans notre hémisphère ont un mouvement circulaire de vent dans le sens des aiguilles d'une montre ; l'orage nous amène ainsi au vent du sud-ouest et au changement définitif d'orientation des masses aériennes. Ces vents orageux ne sont pas très fréquents en Vendômois. Les statistiques de M. Nouel donnent 29 jours d'orage par an en moyenne.

La force du vent est toujours atténuée à Vendôme, car nous nous trouvons dans une cuvette protégée au nord par les collines du Perche, au sud par le plateau de la petite Beauce et au sud-ouest par le contrefort de la montagne. Les plus forts sont ces derniers, accompagnés de pluie et de températures modérées.

Toutes ces observations ont un caractère général ; nous avons, bien entendu, quelques exemples de tornades et de grandes sécheresses, de grands froids exceptionnels dont je vous ai dit un mot plus haut.

*Baromètre.* — Les variations barométriques n'ont rien de particulier à Vendôme ; ce sont celles de l'ensemble de la France.

Enfin, une des caractéristiques du climat est le degré hygrométrique de l'air et la pluviosité.

*Humidité.* — Pour le degré hygrométrique de l'air, je ne peux pas vous donner d'indications car elles relèvent des observations de stations météorologiques qui n'existent pas à Vendôme.

Vendôme est cependant une ville humide et même très humide. Cela tient à plusieurs causes. La plus importante est le Loir et ses multiples bras. Qui n'a pas au centre de la ville son petit bras du Loir où on peut rincer son linge ou pêcher à la ligne ? Avantages, certes, mais aussi inconvénients des murs salpêtrés et humides.

Vendôme est dans un fond qui favorise les condensations de brouillards à la vérité assez rares.

Nous en arrivons ainsi à la pluviosité.

Il ne pleut pas plus à Vendôme qu'ailleurs, moins certainement que dans la région parisienne. La hauteur



d'eau tombée par année est à peu de choses près la même : entre cinq et six cents millimètres ; cependant, il y a moins de journées pluvieuses.

La répartition de ces pluies dans le courant de l'année est très variable. Pour apprécier si une période a été pluvieuse, il ne faut pas se baser sur la hauteur d'eau tombée. Des journées peuvent avoir été particulièrement maussades avec bruine sans un rayon de soleil et en définitive la hauteur d'eau tombée est insignifiante. En été, dans le Vendômois, des pluies orageuses, courtes et abondantes, peuvent parfois donner des hauteurs d'eau importantes dans le cours d'une journée par ailleurs ensoleillée. De beaux mois de juillet secs et chauds peuvent avoir une quantité de pluies supérieure à la moyenne à la suite de quelques orages les plus souvent locaux.

En France atlantique, les pluies sont les plus abondantes en hauteur d'eau en automne et au début de l'été.

En Vendômois, sur une statistique de Villersable entre 1949 et 1954 les hauteurs d'eau ont été : mai et juin, en moyenne 52 mm. et novembre-décembre, 62 mm. Les plus secs, juillet et janvier, avec respectivement 23 mm. et 24 mm.

Je ne sais s'il vous est arrivé d'aller souvent de Paris à Vendôme en auto par une triste journée pluvieuse. C'est la grande Beauce sous la bruine, la cathédrale de Chartres apparaissant dans le lointain brumeux, enfin la vallée du Loir à Bonneval ; là, bien souvent, changement de décor, la pluie cesse ou devient moins continue ; une lumière spéciale apparaît qui n'est pas encore la douce luminosité de la Touraine, mais qui n'est déjà plus la grisaille de Beauce. Par ailleurs, nous sommes protégés des brouillards et brumes de la Manche par les collines du Perche. En voici un exemple :

En fin de janvier dernier, j'étais allé faire des vaccinations au Plessis-Dorin, sur le versant nord des collines du Perche dominant la grande Beauce. Parti de Vendôme par temps froid et relativement sec, j'arrive à La Ville-aux-Clercs avec quelques flocons neigeux. A quelques kilomètres de là, à Droué, la chute de neige augmente ; il y en a dix centimètres d'épaisseur ; il neige depuis la veille au soir. J'en rencontre vingt centimètres un peu plus loin et je dois faire demi-tour sans pouvoir atteindre mon but. Au retour, à La Ville-

aux-Clercs, je trouve à nouveau la campagne sans neige.

Certes, nous avons de longues périodes pluvieuses ; l'automne 1960 en a été un exemple et nous avons aussi nos périodes de sécheresse ou demi-sécheresse : 1929-1947-1959. Nous avons aussi des grands hivers exceptionnels : 1879 où la température est descendue à  $-30^{\circ}$ . En 1929, j'ai noté chez moi une température de  $-19^{\circ}$ , mais en définitive nous avons un climat très tempéré.

Avec ces données, température, vents, humidité, insolation, nous pouvons maintenant situer le climat vendômois par rapport au reste de la France.

Et d'ailleurs, y a-t-il un climat vendômois très particulier ? Je réponds à cette question par la négative si nous nous plaçons dans le cadre d'une individualité prononcée. Mais, ainsi que nous l'avons vu, nous nous trouvons à la rencontre de différents climats et il en résulte une ambiance, un climat, qui a une certaine originalité. Et c'est sur ce point que je vais exposer quelques observations. Pour apprécier les bases d'un climat, il n'est pas de meilleur test que l'examen et l'étude de la végétation spontanée et même cultivée dans les jardins d'agrément. Nous allons donc étudier certaines espèces septentrionales et méridionales dont la présence ou l'absence à Vendôme peut nous éclairer sur le climat.

*La végétation.* — Prenons par exemple *le hêtre* qui décore d'une façon si harmonieuse nos forêts de Seine-et-Oise, de Bretagne ou du Massif Central. Il est à peu près absent dans la région de Vendôme ainsi du reste que dans le Centre de la France de basse altitude. Pourquoi ? Cet arbre se plaît dans n'importe quel terrain : seul le climat peut nous éclairer sur cette absence. En effet, le hêtre aime l'humidité et craint la chaleur, l'insolation et se plaît en exposition nord. Dans nos bois vendômois je n'en connais qu'un au Bois-la-Barbe, qui a été planté et qui ne s'est jamais répandu par graine. J'en connais quelques autres vers le nord, dans le Perche. C'est donc que cette absence est un signe de climat plus chaud et plus sec dans son ensemble que la région parisienne. *L'épicéa*, arbre de montagne, cependant si commun dans la région parisienne et en Normandie, n'existe chez nous que planté ; il ne vit jamais vieux et se reproduit peu spontanément : climat trop sec et peut-être trop chaud.

Par contre, *la vigne*, plante méditerranéenne, est ici sur ses limites septentrionales, elle ne dépasse pas la vallée du Loir. Tout l'ouest au nord de la Loire en est dépourvu et si en Alsace la vigne vient facilement, elle est inconnue en Bretagne. La vigne a besoin pour mûrir d'été chauds et ne craint pas le froid de l'hiver. Vendôme, limite nord, a donc des étés plus chauds que les régions voisines septentrionales.

Quelques rares espèces méditerranéennes viennent en Sologne et débordent parfois jusqu'en Vendômois, mais n'atteignent pas Vendôme. Le *chêne-vert* ou le *chêne-liège* peuvent vivre quelques années dans nos jardins, mais ne se reproduisent pas. Dans les régions ouest, par contre, ces arbres peuvent se développer et se reproduire régulièrement (1).

*Le camélia* bien connu, si décoratif de la région nantaise et vendéenne où il vit en pleine terre, arrive péniblement en Touraine. J'en ai connu un pied à Châteaurenault, mais à Vendôme il n'y en a jamais eu un seul en pleine terre.

J'ai vu autrefois un *mimosa dealbata* en espalier, à Blois, bien exposé ; il a disparu depuis ; je n'en ai jamais vu à Vendôme. Par contre, le *Chamérops excelsa* vient à Vendôme avec quelques précautions : dans le jardin de Mlle Rochel, rue des Quatre-Huyes (2). C'est cependant une rareté et la région parisienne ne le possède pas en pleine terre (3).

Ajoutons que nous n'avons jamais eu de cigales à Vendôme ; mais en Touraine on m'a assuré qu'on en trouvait sur certains points bien exposés.

De ces observations botaniques et entomologiques, il résulte que la douceur angevine remonte la Loire vers Tours ; elle se fait encore sentir à Blois qui paraît un peu plus chaud que Vendôme, mais elle disparaît avant Orléans. Vendôme reste en marge de ces doux effluves et nous pouvons conclure que nous appartenons au climat parisien atténué dans sa partie méridionale. Plus chaud, surtout l'hiver, plus mou, si je peux

---

(1) Un magnifique spécimen de chêne-vert se trouve dans le jardin de M. Granger, Faubourg Chartrain.

(2) Chez Madame Voile, à l'intersection des routes de Danzé et de Paris.

(3) Le Magnolia vient assez facilement à Vendôme. Il ne paraît cependant pas dépasser, au nord, la région parisienne.

m'exprimer ainsi : moins de brumes et plus de soleil. Parfois aussi, malheureusement, quelques influences de la France de l'est avec froid sec ou neige.

Nous parlons naturellement ici du climat du Vendômois en général dans une région qui s'étend par la vallée du Loir de Cloyes à Montoire : la petite Beauce jusqu'à Blois lui est extérieure.

Les collines du Perche au-delà de Mondoubleau ont un climat nettement différent et participent plus au climat normand qu'au climat parisien. Par cette distinction, qui rétrécit singulièrement ce que nous convenons d'appeler le climat vendômois, nous en venons à examiner ce que l'on appelle microclimat. Je m'arrêterai à la seule ville de Vendôme que j'ai pu observer. Naturellement, il s'agit de nuances sur lesquelles on peut discuter et avoir des opinions personnelles. Je ne crois pas que, jusqu'ici, la question des microclimats ait jamais été étudiée à Vendôme.

Pour ma part, je fais la distribution suivante : il y a trois zones à Vendôme qui sont, à mon avis, nettement différentes. Tout le quartier Saint-Bienheure, rue Ferme, rue de la Grève, la rue Saint-Bié. Cette zone s'étend jusqu'à la place de la République et le Marché couvert. Microclimat plus froid dont l'atmosphère est humide même pendant les périodes de sécheresse.

Saint-Bienheure, la rue Ferme et une partie de la rue Saint-Bié ne voient le soleil à aucun moment de la journée *du 15 novembre au 15 février !*

S'il tombe de la neige, celle-ci mettra beaucoup plus longtemps à fondre dans ce quartier que dans le reste de la ville.

C'est la pente de la Montagne exposée au nord avec ses mousses et ses grottes humides.

En effet, ce que nous appelons la Montagne forme un écran qui empêche le soleil d'hiver de réchauffer cette partie de la ville. Au printemps et en été, cependant, le matin et le soir, les rues sont bien exposées, ce qui n'en fait pas pour autant un quartier gai. Il s'agit donc ici d'un microclimat assez particulier et plus dur à supporter que partout ailleurs à Vendôme.

La région centre-ville s'étend de la Place d'Armes jusqu'au Mail du sud au nord, et des Grands-Prés aux Prés-aux-Chats de l'est à l'ouest. Cette partie de



la ville ne subit pas l'influence néfaste de la Montagne. Les maisons rapprochées, les grands arbres du Lycée en font un quartier agréable, moins froid l'hiver, assez doux l'été ; cependant, les multiples bras du Loir entretiennent une humidité et une fraîcheur constantes.

Les quartiers de Vendôme les plus ensoleillés et les plus secs sont ceux qui sont situés au nord du Loir et qui s'étendent jusqu'aux Rottes et les collines de La Tuilerie exposées au sud.

Le microclimat du quartier de la Gare et de la Croix-Briffaut est nettement plus chaud et ensoleillé que le reste de la ville.

Quelles conclusions tirer de ces constatations sur le climat de Vendôme ?

La plus importante et la seule que nous traiterons ce soir est l'influence que peut avoir le climat sur la santé des Vendômois, c'est-à-dire la nôtre.

Une première constatation qui a son importance : d'après mes observations et celles de mes confrères, il est faux de dire qu'un temps bas, humide, doux et pluvieux soit foncièrement malsain et qu'un froid sec par vent d'est est sain. Au contraire, les vents d'est dessèchent le sol qui émet des poussières chargées de microbes. Ils viennent des pays continentaux habités et sont susceptibles de transporter avec les poussières des germes de grippe ou de maladies infectieuses et épidémiques. Effectivement, nous constatons que les périodes de grippe ou de maladies des voies respiratoires en hiver viennent à la suite de ce que les gens nomment un beau froid sec.

Par contre, l'hiver humide et doux, nuageux, pluvieux, abat les poussières microbiennes dans la boue ; la pluie purifie l'atmosphère : elle vient par vent d'ouest de l'Océan, vaste étendue sans microbes.

L'hiver sans froid que nous venons d'avoir a été très favorable à la santé et nous ne pourrions que nous en féliciter s'il n'avait pas amené ces crues exceptionnelles qui, en envahissant les maisons, ont été la cause de bien des rhumes.

Entre les deux, il y a évidemment le froid humide, la neige et le brouillard.

*Neige.* — La neige est relativement rare à Vendôme et quand elle tombe, parfois abondamment, elle fond assez vite. J'ai cependant vu des tas de neige persistant une quinzaine de jours dans Saint-Bienheure. Les hivers sans aucune neige sont cependant exceptionnels.

Le brouillard est certainement moins fréquent et moins dense que dans la région parisienne. L'aérodrome d'Orly est arrêté dans son activité quand nous jouissons à Vendôme d'un pâle soleil d'hiver.

La neige et le brouillard sont relativement malsains, le brouillard surtout qui transporte dans ses gouttelettes minuscules des souillures et parfois des substances toxiques.

Heureusement que notre Vendômois ne possède pas d'industries à fumées nocives.

Les influences électriques sont aussi à envisager. Vendôme est doté, d'après les statistiques de M. Nouel, de 29 jours d'orages par an, c'est-à-dire 29 jours où le tonnerre se fait entendre. Il est certain que l'orage a un effet sinon sur la santé, du moins sur le caractère. Le système nerveux est impressionné par l'électricité de l'air, il s'ensuit une fatigue, une asthénie et des variations de caractère individuel.

Peu de choses, en vérité, à signaler sur le climat de Vendôme dans ses rapports avec la pathologie.

Nous avons vu que c'est un climat atténué dans ses extrêmes ; nous aurons donc à peu près les mêmes modalités épidémiques que les régions avoisinantes. Ce climat un peu mou est sédatif et son influence sur le climat du Vendômois est le calme (1).

Le Vendômois est tranquille, peu impressionnable et assez travailleur. Le paysan de nos régions est courageux surtout quand il travaille à son compte ; il n'a aucune tendance à la rêverie ou à l'aimable fantaisie des pays méditerranéens.

Si nous examinons les différentes maladies chroniques, nous pourrions constater qu'elles sont plutôt moins accusées chez nous que dans beaucoup d'autres régions.

La tuberculose me paraît moins commune qu'ailleurs. Est-ce là une conséquence du climat sédatif ou d'une bonne hygiène ? Je ne peux répondre à cette question.

Le cancer, fléau de notre époque, n'est ni plus ni moins commun ici qu'ailleurs.

Les maladies infectieuses sont peu répandues ; la typhoïde, plaie de notre ville il y a une trentaine d'an-

---

(1) Bien souvent j'ai pu constater que des malades venus de Paris pour se reposer à Vendôme ont retrouvé le sommeil dès les premières nuits passées au bord de notre Loir. Certes le bruit est moins gênant ici qu'à Paris, mais il y a aussi un climat calmant très bénéfique aux nerveux.

nées, a disparu depuis que l'eau est surveillée et distribuée partout.

Il est cependant un point sombre, à mon avis : le rhumatisme chronique. Après quarante ans de pratique médicale à Vendôme, je crois pouvoir avancer que ce fléau est plus commun dans notre ville qu'aux environs. Est-ce l'humidité ? La présence du Loir ? On peut avoir des idées différentes sur ses causes. Mais l'étude de nos microclimats est assez instructive à ce point de vue.

La région sud de Vendôme, avec son peu d'insolation et l'humidité de la Montagne, prédispose aux douleurs, névralgies, en un mot aux affections pararhumatismales.

Par contre, la partie nord de la ville est certainement plus saine. On a fait du quartier Saint-Bienheure un quartier malsain, bon à démolir. C'est vrai et c'est exagéré. Si le microclimat a son importance, je pense que les taudis qui y pullulent portent également leur part de responsabilité.

Il y aurait toute une conférence à faire sur les épidémies à Vendôme, aussi bien récemment que dans le cours de l'histoire.

Je les ai étudiées, mais je n'ai pas pu relever l'influence des variations climatiques sur leur apparition et leur évolution.

Que conclure de cette étude du climat vendômois ? Personnellement, je pense que les conclusions doivent être favorables. Nous vivons dans un climat parisien atténué dans ses extrêmes, plus ensoleillé, moins humide et peu exposé au vent. Nous n'avons ni les froids de l'est, ni la neige du nord, ni l'humidité parfois exagérée de la Bretagne et du Nord-Ouest. Nous ne souffrons pas de la sécheresse du Midi avec son mistral et sa tramontane.

La France jouit d'un climat privilégié dans l'Europe et même dans le monde.

Vendôme et le Vendômois, *centre de la France*, de la douce France, jouissent d'un climat, je ne dirai pas idéal, mais cependant très agréable et favorable à la bonne santé.

Tous les Vendômois qui ont vécu loin d'ici demandent à y revenir. Les vieillards octogénaires n'y sont pas rares.

Nous concluons donc en paraphrasant Ronsard « que jamais rivière que le Loir n'arrosa un pays plus agréable ».

# DES VESTIGES D'HABITATS GALLO-ROMAINS PRÈS DE LA TOUR DE GRISSET

*(Commune de Fréteval)*

---

(RAPPORT SUR LES FOUILLES EFFECTUEES EN 1964  
PAR L'EQUIPE ARCHEOLOGIQUE DE MOREE)

*C. LEYMARIOS*

---

Les fouilles entreprises près de la Tour de Grisset sont liées à la découverte, début décembre 1963, d'un admirable polissoir, rainuré sur deux faces opposées, qui se trouve actuellement à la ferme de l'Ormois, chez son inventeur, M. Granger, propriétaire également de la Tour de Grisset et de tout le terrain environnant sur lequel se trouvent les vestiges de substructions que nous avons dégagées.

De ce polissoir, qui vient de faire l'objet d'une communication à la Société Préhistorique Française, nous parlerons dans un prochain bulletin.

Lorsque nous nous rendîmes à la ferme de l'Ormois, M. Granger nous signala qu'à chaque labour il mettait au jour, dans le champ près de la Tour de Grisset, de nombreux vestiges vraisemblablement arrachés à des fondations : dalles en ciment, tuiles à rebord, et également des débris de poteries.

Au début de janvier 1964, le champ venant d'être labouré une visite que nous y effectuâmes nous permit de remarquer, épars sur une surface assez vaste, ces nombreux débris ramenés à la surface par la charrue.

Le 26 janvier, choisissant un endroit où les vestiges étaient particulièrement nombreux, nous pratiquâmes des sondages en trois points différents, distants les uns des autres d'environ 3 mètres. Nous étions à 45 mètres de la Tour de Grisset, au Sud-Est, c'est-à-dire en aval de celle-ci. Après avoir enlevé quelques 50 cm. de terre, apparut une aire



cimentée, venant ainsi confirmer l'hypothèse de vestiges de fondations, certainement en bon état de conservation, sous une faible couche de terre.

Nous étions dans un terrain de culture et il était difficile d'envisager des fouilles sur une grande échelle. Il fut d'abord convenu que nous poursuivrions nos investigations jusqu'à la période des semailles, soit courant mars. Cela nous laissait deux mois pour dégager, avec le plus grand soin possible, le maximum de fondations. Mais devant l'importance des vestiges que nous mettions au jour, M. Granger accepta par la suite fort aimablement, de nous laisser enclore une petite parcelle de terrain pour nous permettre de continuer nos travaux.

Avant de parler de ces fouilles, qui débutèrent le 2 février 1964, il convient de les situer sur la carte. Nous sommes sur la commune de Fréteval, à quelques 700 mètres à l'Est du Carrefour de Fontaine, où se croisent les routes nationales 10 (Paris-Hendaye) et 826 (Orléans-Le Mans), et, en nous référant au plan cadastral de 1937, dans la section B, dite de la Buzellerie, parcelle n° 280. La Tour de Grisset, qui est classée monument historique, étant située dans la parcelle n° 279.

Présenter la chronologie des travaux effectués tout au long de cette année 1964 serait fastidieux et sans grand intérêt. Ces travaux ont fait l'objet de deux communications orales à la Société Archéologique de Vendôme les 18 mars et 28 novembre 1964.

Reprenons l'exposé que nous avons fait lors de la réunion du mois de mars (1) pour présenter l'état des travaux à cette époque :

Nous avons dégagé un mur de 14 m. 70 de long sur 0 m. 90 d'épaisseur — soit 3 pieds romains, le pied romain valant 0 m. 2957. Ce mur, qui est perpendiculaire à la ligne de pente du coteau et orienté Nord-Est-Sud-Ouest, nous semble être un mur extérieur pour les raisons suivantes :

— d'une part son épaisseur, les autres murs n'ayant que 0 m. 60 ;

— d'autre part, en le dégageant jusqu'à la base, sur le côté aval, nous n'avons trouvé que la terre végétale.

Venant en saillie de ce mur, et également en aval, nous avons mis au jour un bassin ayant les dimensions intérieures suivantes : longueur 1 m. 90 ; largeur 1 m. 53 ; profondeur 0 m. 76.

---

(1) Assemblée générale du 18 mars 1964.

Intérieurement, appuyée contre le mur dont nous venons de parler une marche de 25 cm. de large et 46 cm. de hauteur. Enfin dans le fond du bassin, à gauche lorsqu'on a le dos tourné à la marche, un tuyau d'écoulement, d'environ 6 cm. de diamètre intérieur.

Tout l'intérieur de ce bassin., dont les murs ont 0 m. 60 d'épaisseur, était recouvert de trois couches d'enduit. La première, directement appliquée sur les moellons du mur, de 22 m/m d'épaisseur, la deuxième de 15 m/m. Ces deux couches étaient roses, couleur obtenue grâce à de la brique finement broyée. Quant à la troisième, complètement désagrégée, elle était blanche avec une couche de peinture rouge jusqu'à une certaine hauteur qui n'a pas pu être déterminée. Cette dernière couche avait environ 20 m/m d'épaisseur.

Seul le dessus de la marche n'était pas recouvert d'enduit, mais de 5 grandes tuiles de longueur inégale : 34 cm. - 33 cm. - deux de 43 cm. - 31 cm. 5, et d'épaisseur 35 m/m.

En amont du grand mur de 14 m. 70, nous avons dégagé les contours de deux pièces séparées par un mur de 0 m. 60 d'épaisseur. Ces pièces ont 4 m. 60 de largeur, elles sont délimitées, parallèlement au mur aval, par un mur de 0 m. 60 d'épaisseur, percé de deux portes.

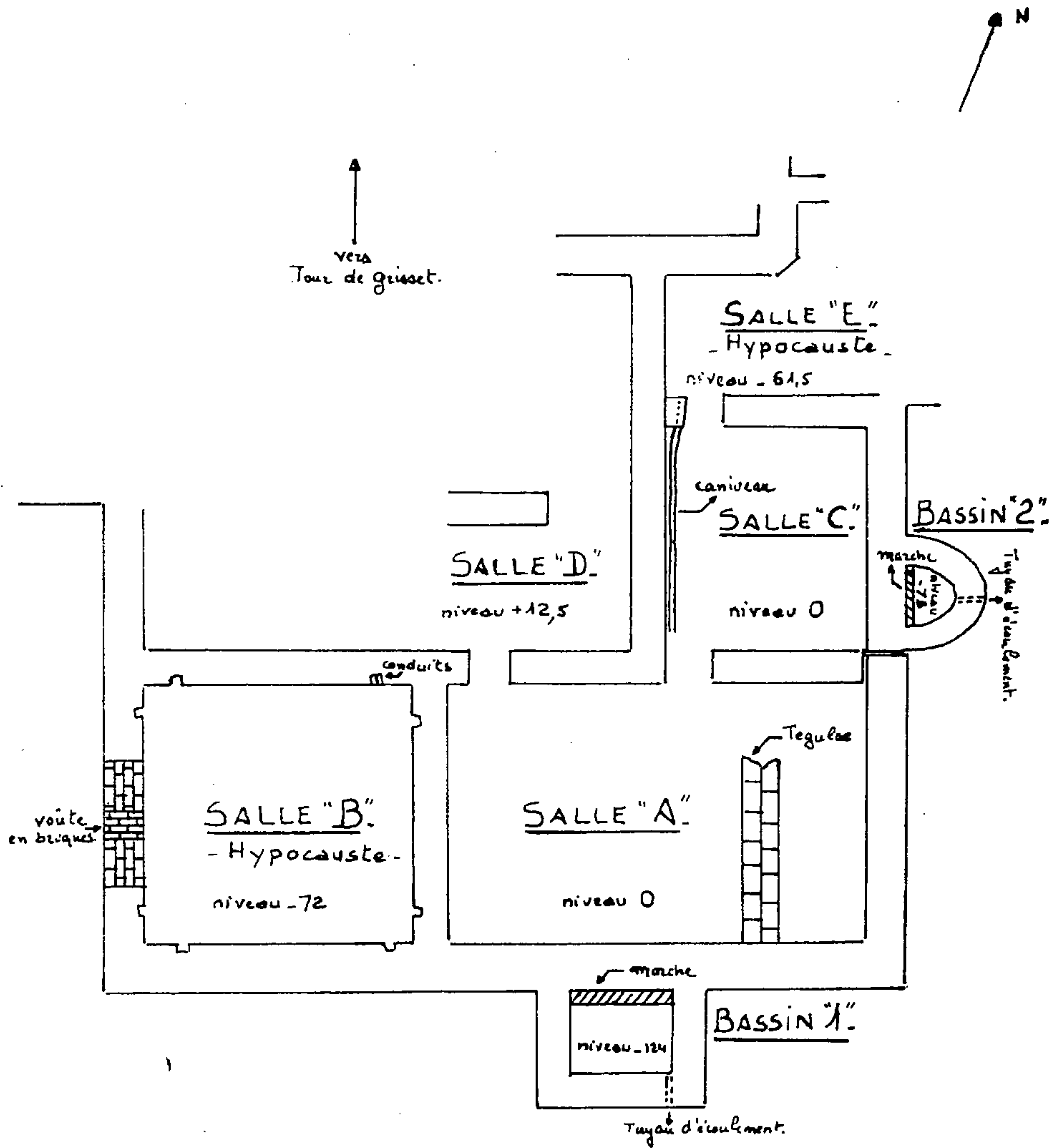
L'une de ces portes, large de 0 m. 67, présente une petite marche et donne dans une pièce partiellement dégagée qui ne semble avoir que 2 m. 30 de large.

L'autre porte, de 0 m. 85 de large et de même niveau que l'aire cimentée qui recouvre le sol des pièces, s'ouvre dans l'angle d'une pièce dont nous n'avons dégagé qu'une étroite bande longeant un mur perpendiculaire à celui dans lequel se situent les deux portes. Cette partie dégagée a environ 5 m. 50 de long sur 0 m. 80 de large. Nous avons découvert, tout le long du mur, une sorte de caniveau de 0 m. 30 de large sur 4 m. 10 de long. A cette distance de la porte, nous avons trouvé ce que nous supposons être une nouvelle porte, avec une petite marche, porte que le caniveau franchissait dans un petit conduit forcé de 7 cm 1/2 de largeur et 9 cm. 1/2 de haut et de 60 cm. de long. Une partie de ce conduit était encore intacte lorsque nous l'avons dégagé, il a malheureusement été cassé par des visiteurs en notre absence.

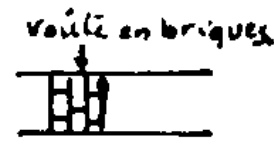
Mais revenons aux deux premières pièces. Dans la pièce que nous appellerons salle A, parce que chronologiquement elle fut la première découverte, nous avons trouvé, à environ 1 m. 80 du mur Nord-Est, et parallèlement à celui-ci, deux rangées de tuiles à rebord — tegulæ — liées entre elles par un ciment blanc assez dur.

Fouilles Gallo-Romaines de Grisset (cne de Fréteval).

(Situation fin 1964)



Echelle 1/150°



En bordure de ces deux rangées de tuiles, entre elles et le mur Nord-Est, s'ouvre, dans l'aire cimentée un trou circulaire, d'environ 0 m. 50 de diamètre. En creusant dans ce trou nous avons découvert qu'il existait, sous les tuiles à rebord, un mur, vraisemblablement de soutènement. Sur ce mur repose une sorte de dalle faite de pierres noyées dans du ciment, ayant 0 m. 65 de large et 0 m. 23 d'épaisseur. Cette dalle est cassée à 40 cm. du mur amont de la pièce ; nous l'avons par contre retrouvée, sous le ciment, contre le mur aval. Elle devait certainement faire toute la largeur de la pièce, d'un mur à l'autre, soit 4 m. 60.

Le sol de la pièce ne reposait pas, à cet endroit-là, directement sur cette dalle. Un espace de 26 cm. 5 l'en séparait, espace qui semble avoir été comblé avec des débris de matériaux.

Nous avons découvert un deuxième trou de 0 m. 30 de diamètre dans le sol d'une autre pièce, (salle D), qui est actuellement en cours de dégagement.

Voici décrits les vestiges dégagés à ce jour. Nous voudrions dire maintenant quelques mots sur les matériaux employés.

Les murs sont formés de moellons liés entre eux par un ciment assez blanc. Sur certaines parois intérieures nous avons trouvé des vestiges d'enduit rouge. La composition de ce ciment et de cet enduit doit être, dans une assez forte proportion, à base de chaux.

Ces murs, à leur base, reposent sur un lit de pierres plates posées sur la terre végétale, sans lien de ciment entre elles, et de quelques centimètres d'épaisseur. La semelle est, par endroits, plus large de plusieurs centimètres. Elle n'est toutefois pas visible sur l'ensemble des murs dégagés. Cette semelle a entre 80 et 90 cm. de hauteur aux endroits où nous l'avons mise entièrement au jour.

Le sol des pièces que nous avons partiellement dégagées est recouvert d'un ciment rouge.

Au mois de novembre (1) nous décrivions comme suit l'ensemble des vestiges mis au jour.

La salle A, nous l'avons présentée plus haut. Ses dimensions sont de 7 m. 40 sur 4 m. 70. Dans son mur Nord-Ouest — c'est-à-dire amont en regardant vers la Tour — s'ouvrent deux seuils de porte : l'un communique avec la salle C, l'autre avec la salle D.

---

(1) Assemblée générale du 8 novembre 1964.



Nous avons donné, au sol de cette salle A, le niveau O. Tous les niveaux que nous mentionnerons maintenant seront fonction de celui-ci.

La salle B se trouve au Sud-Ouest de la salle A et à même distance que celle-ci de la Tour de Grisset. Cette salle n'était que partiellement délimitée au mois de mars. Elle est maintenant dégagée, et c'est elle qui nous a apporté, jusqu'à maintenant, le plus d'éléments nouveaux. Ses dimensions sont de 4 m. 85 par 4 m. 70, la largeur étant la même que pour la salle A. Le niveau du sol de cette salle B est située à — 72 cm.

En dégageant cette salle nous avons trouvé des traces et même, par endroit, des parties de pilettes. Nous en avons déterminé huit sur la largeur et huit — (mais il y en avait peut-être neuf) — sur la longueur, soit donc un total de 64 ou 72 pilettes. Dans le mur Sud-Ouest nous avons trouvé une ouverture, de 60 cm. de haut sur 50 cm. de large, dont la partie supérieure est construite en briques disposées en forme de voûte. De chaque côté de cette ouverture le mur est constitué d'un appareillage en briques sur une longueur de 90 cm. Enfin aux quatre coins de cette salle B, et deux par deux, s'ouvrent dans les murs des sortes de niches.

De quoi s'agit-il ? Tous ces éléments nous permettent d'affirmer que nous sommes en présence d'un hypocauste, c'est-à-dire d'une salle dont la chaleur vient par en-dessous.

M. P. Grimal écrit, à ce sujet : (« Les Villes Romaines ». Collection que sais-je ?).

« La nécessité de disposer dans les thermes de sources de chaleur capables de suffire à tant de besoin, et pourtant assez souples pour varier leur action selon les salles, amena les architectes à imaginer des dispositifs fort ingénieux, dont le plus répandu fut la construction de pavages suspendus, à l'aide de pilettes de briques que l'on appelle des « *suspensuræ* ». Ainsi l'air chaud, émis par une fournaise, circulait librement et échauffait le sol, puis il s'échappait par un grand nombre de canalisations verticales encastrées dans les murs, entraînant avec lui poussière et fumées. Il suffisait, pour obtenir plus ou moins de chaleur dans une pièce, de la placer plus ou moins avant sur le trajet de l'air chaud, les plus proches du foyer étant évidemment les plus chaudes ».

Les pilettes de briques ? Nous en avons des vestiges. Quelle était leur hauteur ? Environ 70 cm. si nous considérons que le plancher de cette salle B devait être à peu près au niveau de celui de la salle A.

L'air chaud arrivait par l'ouverture située dans le mur Sud-Ouest. Nous avons entrepris des recherches de l'autre côté de ce mur pour essayer de retrouver l'emplacement du foyer, mais sans résultat positif à ce jour. Les conduits d'évacuation des fumées, nous les avons dans les murs. Ce sont ces huit niches qui nous ont longuement intrigués, tout au moins avant que nous n'ayons trouvé la huitième qui est la seule dont les deux conduits parallèles en briques soient parfaitement conservés.

Sur la surface horizontale des murs de cette salle B nous n'avons trouvé aucune trace de seuil de porte ou d'ouverture quelconque. Ils sont peut-être trop arasés pour nous en restituer l'emplacement.

En amont des salles A et B — c'est-à-dire au Nord-Ouest — nous trouvons deux nouvelles salles juxtaposées : C et D.

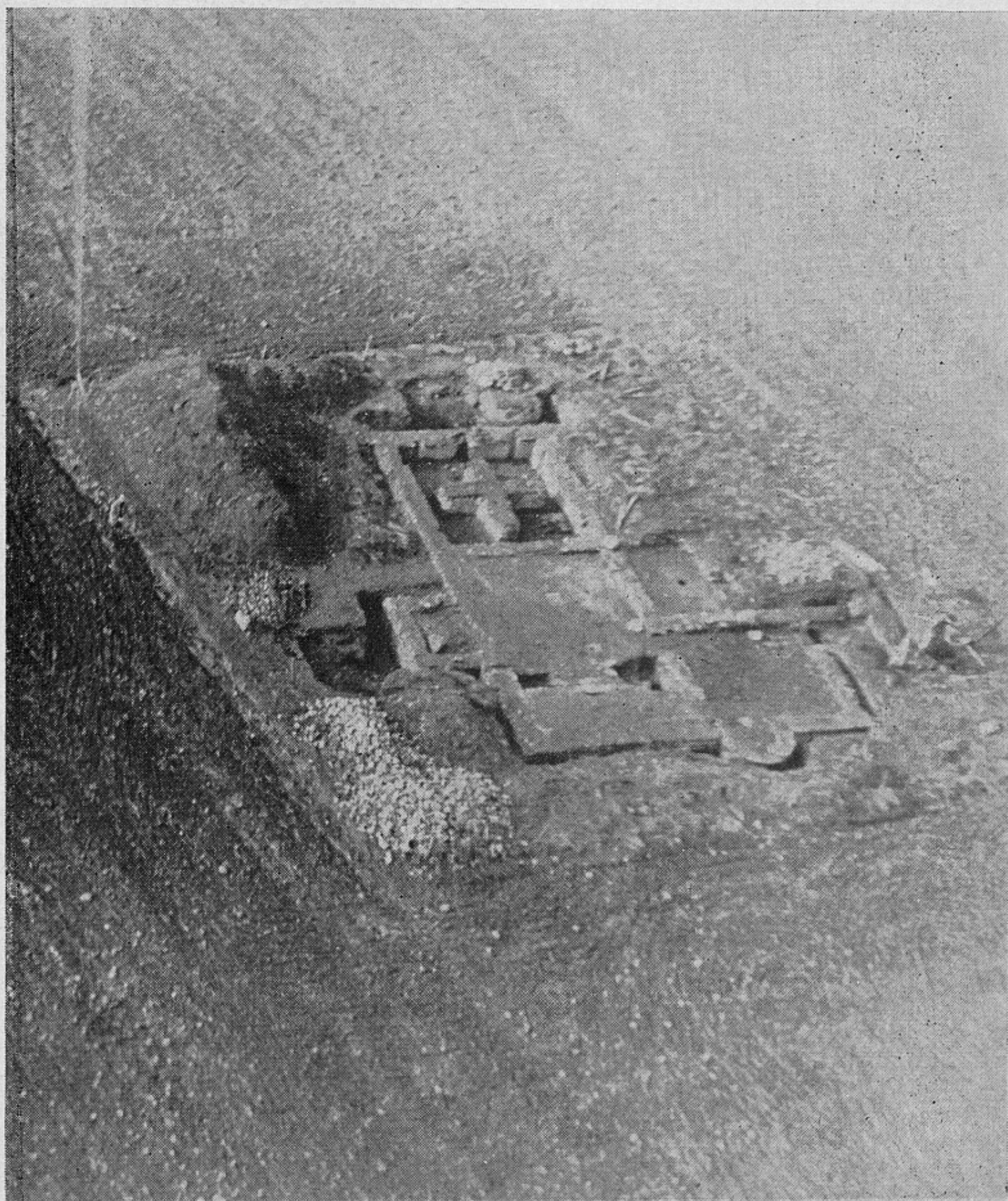
La salle C communique avec la salle A par une porte. Cette salle est également au niveau O et elle a les dimensions suivantes : 4 m. par 3 m. 70. De celle-ci un mur avait été dégagé au mois de mars, mur le long duquel passe un caniveau qui franchissait, en amont, un pas de porte dans une conduite forcée presque entièrement détruite maintenant. Cette salle complètement dégagée ne nous a révélé aucun détail intéressant.

La salle D — qui se situe mi-partie amont de la salle A, mi-partie amont de la salle B — n'est que partiellement dégagée. Elle communique avec la salle A par une porte dans son mur aval. Elle est au niveau + 12,5 et mesure 2 m. 30 de largeur, sa longueur restant encore indéterminée.

Nous en arrivons maintenant à la dernière salle découverte, la salle E. Notre projet n'était pas de la dégager immédiatement. Nous venions de terminer la salle C et nous voulions achever de déblayer la salle D. Mais avant, il nous fallait prendre des mesures et pour cela bien dégager le mur Nord-Ouest, ou amont, de la salle C pour pouvoir en déterminer l'épaisseur exacte. Ne trouvant pas le sol de l'autre côté du mur à la profondeur où nous aurions du vraisemblablement l'avoir, c'est-à-dire à peu près au niveau O de la salle C, nous avons continué notre sondage. Nous fûmes surpris de rencontrer d'abord des tuiles paraissant former un morceau de pilette, comme ce que nous avons trouvé dans la salle B, et enfin le fond de la salle au niveau — 61,5 cm. En élargissant notre trou de sondage nous trouvâmes d'autres ébauches de pilettes.

Cette salle E n'est pas entièrement dégagée, ni même





Cliché Dr. Colements.

Fouilles de Grisset. — Vue aérienne par cerf-volant.



totalelement délimitée, mais nous pensons, d'après les éléments recueillis, nous trouver en présence d'un second hypocauste.

Il semble que cette construction, dans les parties où nous sommes actuellement, soit faite d'un assez grand nombre de salles moyennes ou petites. Au-dessus de la salle D nous devinons, avec l'ébauche de départ des murs, ce qui sera peut-être la salle F. Il en est de même en amont de la salle E, mais là nous arrivons dans la partie de terrain cultivée.

Cet ensemble de salles est complété par deux bassins et peut-être même par un troisième que nous pressentons en amont de la salle B.

Le bassin n° 1 a été décrit précédemment. Il est de forme rectangulaire, ses dimensions intérieures étant de 1 m. 90 par 1 m. 53, son niveau de — 124 cm. Il se situe sur le mur aval — c'est-à-dire Sud-Est — de la salle A et présente en son angle Sud-Est un tuyau d'écoulement de 6 cm. de diamètre, en métal non ferreux.

En aval de ce bassin nous avons remarqué que dans le terrain il y avait une veine de terre qui ne présentait pas la même couleur que la terre géologique environnante. Nous trouvons une terre noire, excessivement fine, remplie de débris de poterie, alors que partout alentour nous avons une terre jaune, compacte. Nous avons pensé nous trouver en présence d'un fossé comblé, d'autant que ce fossé s'ouvrirait dans l'axe d'écoulement du conduit du bassin n° 1.

Nous avons dégagé cette terre noire sur une largeur d'environ 1 m. à 1 m. 20 et jusqu'à une profondeur de 1 m. 20 à 1 m. 30. Cette tranchée nous l'avons ouverte sur une longueur de 3 m. 20. Elle nous a livré, outre de nombreux débris de poterie, un peson que nous présenterons plus loin.

A la distance de 3 m. 20 nous nous sommes heurtés à un mur, en très mauvais état, dont les moellons ne semblent pas liés par du ciment, mais posés les uns sur les autres. Dans ce mur une ouverture voûtée, en briques, de 50 cm. de large, en partie ruinée.

Nous trouvant à la limite du terrain mis à notre disposition nous n'avons pu pousser plus avant nos investigations de ce côté-là et il n'est pas encore possible de fournir une explication sur ce mur.

A l'angle Est de la salle C, et extérieurement à celle-ci, nous avons dégagé, dans le courant du mois d'avril, un second bassin de forme semi-circulaire. Dès le début, après avoir enlevé plusieurs moellons ayant servi, semble-t-il, à combler le bassin, nous mettions au jour une tête de



bovidé. Cette tête nous a, dès l'abord, vivement intrigués, mais lorsque nous pu l'enlever — après photographie — nous nous sommes aperçus qu'au-dessous il y avait simplement d'autres moellons. Nous pouvons affirmer, avec une assez grande certitude, qu'il doit s'agir là de l'inhumation d'une bête malade, qui aurait eu lieu à une assez grande distance de bâtiments d'habitation moderne pour éviter tout risque de contagion. Cette inhumation, ou décharge dans un dépotoir, peut dater du Moyen-Age ou plus simplement du siècle dernier, car à cette époque le terrain où nous sommes n'était pas cultivé, du fait des nombreux vestiges de murs, et était recouvert de taillis.

Comment se présente ce second bassin ? Il est formé d'un mur semi-circulaire, de 50 cm. d'épaisseur, fermé par un mur droit de 1 m. 10 de long, ce mur droit n'étant autre qu'une partie du mur de la salle C, contre lequel s'appuie le bassin. Le rayon intérieur est de 39 cm. : le demi-cercle n'est donc pas parfait. Le fond de ce bassin est au niveau — 73 cm. Nous retrouvons, comme dans le bassin n° 1, une marche intérieure qui est construite contre le mur droit, et mesure 12 cm. de large et 35 cm. de haut.

Dans le fond du bassin, et au milieu du mur semi-circulaire, s'ouvre un conduit d'écoulement fait d'une enveloppe en terre cuite dans laquelle se trouve un tuyau en matériau identique à celui du bassin n° 1, mais de 4 cm. de diamètre contre 6 cm. pour l'autre. Les murs intérieurs sont recouverts d'une couche d'enduit rouge, ainsi que le dessus de la marche. Quant au fond il est constitué de sept grandes tuiles inégales :

— Sur une rangée 4 tuiles dont 3 de 27 cm. de large et de respectivement 20 cm., 30 cm. et 30 cm. de long, et la dernière de 31 cm. de large sur 10 cm. de long.

— Sur l'autre rangée 3 tuiles épousant la forme circulaire du mur, ayant sur leurs parties droites : largeur 27 cm., longueur 19 cm. — largeur 41 cm., longueur 43 cm. — et largeur 32 cm., longueur 27 cm.

Enfin, dans l'épaisseur du mur droit, juste au-dessus de la marche, et sur la même longueur 1 m. 10, nous avons trouvé une rangée horizontale de briques de 38 cm. de large. Ces briques pouvaient servir de seuil à une porte de communication entre ce bassin n° 2 et la salle C.

Nous avons parlé d'un enduit rouge qui recouvrait les murs intérieurs. Ce revêtement n'était bien conservé qu'en un seul endroit, au-dessus de la marche. Nous avons pu y observer trois couches réparties comme suit :

à partir du mur : un enduit rouge de 20 m/m d'épaisseur, une brique de 35 m/m et un dernier enduit rouge de 20 m/m.

Nous avons, ensuite, dégagé extérieurement le mur semi-circulaire jusqu'à un niveau légèrement inférieur à celui du tuyau d'écoulement, mais nous n'avons trouvé dans la terre aucune trace d'un quelconque caniveau qui aurait pu et logiquement aurait dû faire suite à ce conduit.

Nous venons de décrire l'ensemble des vestiges actuellement mis au jour. Nous voudrions dire maintenant quelques mots du mobilier recueilli. Une première constatation s'impose : il est très pauvre pour ne pas dire pratiquement inexistant.

Certes, nous avons récolté près de 40 kg. de poterie, mais cette multitude de petits morceaux ne nous a pas permis de reconstituer un seul vase. Il s'agit, en grande partie, de poterie commune de la fin du second, début du III<sup>e</sup> siècle, avec quelques petits morceaux de samien et de sigillé. Nous avons un assez grand nombre de fonds de vase qui paraissent avoir été découpés intentionnellement. Au mois de mars nous avons signalé qu'il pouvait s'agir là d'une coutume funéraire. Le fait restera à vérifier dans le cas présent.

Parmi ces morceaux de poterie, que nous avons repérés en fonction de l'endroit où chacun fut découvert, nous avons essayé de reconstituer des morceaux de vase — travail de grande patience. Nous avons des petits morceaux de tèle — sorte de grande jarre à lait avec bec verseur, un fragment de plat à carène décoré à la molette. Nous avons trouvé également des fragments de vases ou récipients en verre.

En dehors de la poterie, nous devons mentionner :

— Une sorte d'épingle en os, longue de 88 m/m qui pourrait être une épingle à cheveux ;

— Un objet plat en os également, cassé à la hauteur d'un trou médian, qui pourrait avoir servi de décoration à un petit coffret ;

— Enfin, et surtout, deux pièces présentent un intérêt archéologique plus grand. Ce sont deux pesons, en terre cuite, qui ont été trouvés, au cours des travaux de dégagement, d'une part contre le mur extérieur du bassin semi-circulaire, d'autre part dans la tranchée que nous avons faite en prolongement du conduit d'écoulement du bassin

n° 1. La particularité de ces pesons est d'être de forme pyramidale à six pans.

Le Musée de Vendôme possède des pesons de forme pyramidale, mais à quatre pans seulement. Il semblerait que les pesons à six pans soient assez rares. Le fait d'en avoir trouvé deux à Grisset peut nous permettre de penser que les habitants du lieu devaient se livrer à une activité bien définie que la suite des fouilles nous aidera peut-être à déterminer.

Nous ne pouvons émettre que très peu d'hypothèses et encore avec la plus grande prudence. En mars nous voyions dans le bassin n° 1 plus un sanctuaire domestique, qu'un bassin d'ablution. Nous avons trouvé dans le conduit d'écoulement un fragment de vase très caractéristique des vases funéraires. La suite des fouilles nous donne à penser qu'il faut nous en tenir à la solution du bassin d'ablution.

Nous avons deux hypocaustes et deux bassins, nous pensons, personnellement, nous trouver dans la partie d'une « villa » où se situaient les thermes, mais seule la suite des fouilles pourra là encore nous donner la solution véritable.

Et la Tour de Grisset ? Tout d'abord nous pensons qu'elle est de construction contemporaine des vestiges que nous venons de dégager. Les parements de trois rangs de briques qui reviennent comme un motif dans ses murs — (exactement huit fois) — permet d'attribuer cette tour à l'architecture de la fin du second, début du III siècle.

Or, pour les substructions dégagées d'une part nous avons retrouvé ce motif des trois briques dans un des murs du bassin n° 1, à l'extérieur du mur, juste au-dessus du tuyau d'écoulement, d'autre part la poterie commune que nous avons trouvée peut également être datée de cette même époque.

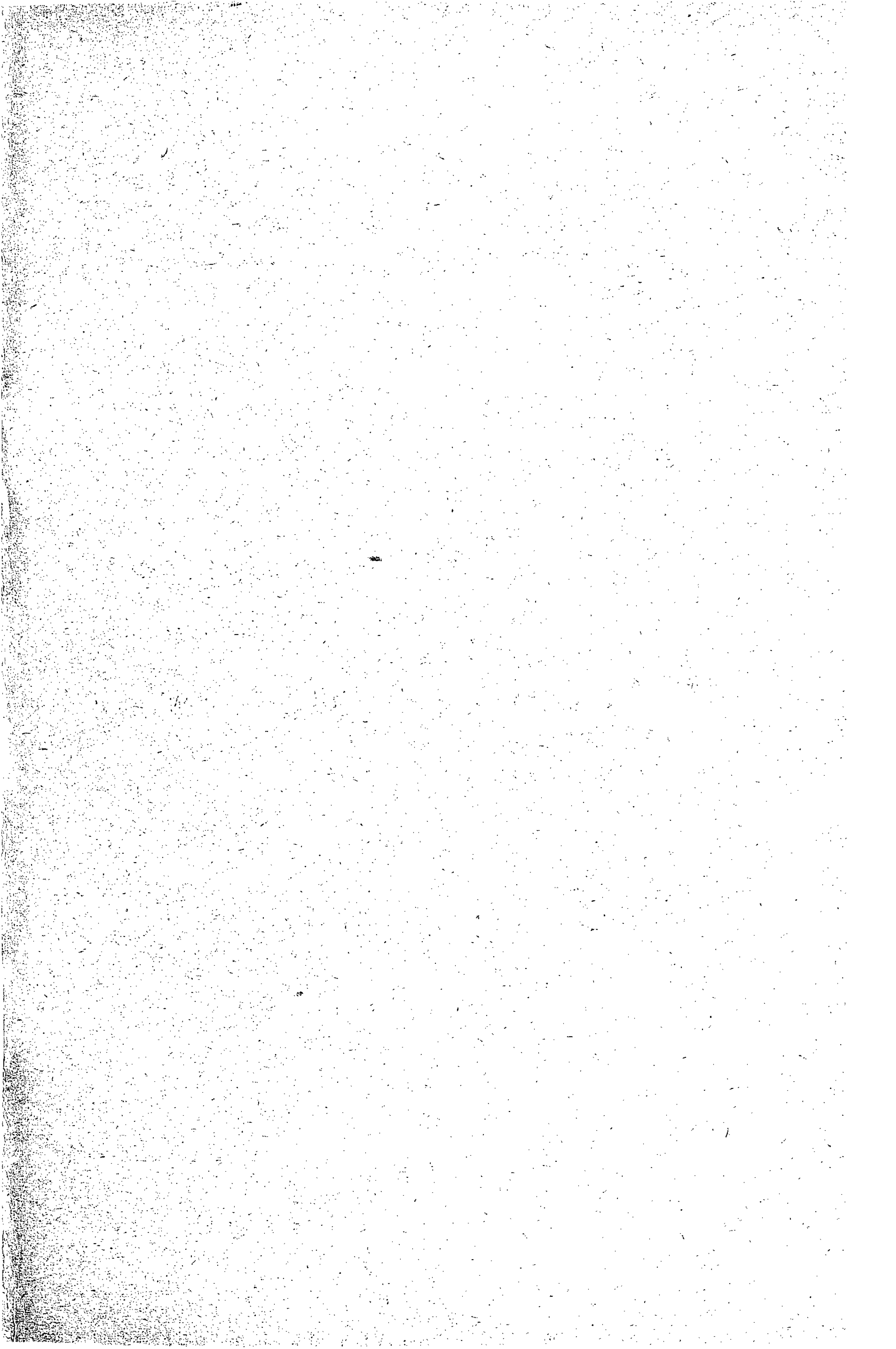
Quelle signification peut-on donner à cette Tour ? C'est là le but de nos recherches et la solution que nous espérons trouver en dégageant ces vestiges d'habitats qui l'entourent. Résoudre ce problème serait pour nous la plus belle des récompenses.

Est-il possible de situer cet ensemble : « Tour de Grisset — Vestiges d'habitats » par rapport à des voies romaines connues avec certitude ? Nous avons cherché cette réponse dans les calques des voies anciennes que fournit l'Institut Géographique National, calques qui s'appliquent sur les

cartes d'Etat-major au 1/50.000<sup>e</sup>. Nous avons constaté que dans les environs de la Tour de Grisset il n'est signalé aucune voie romaine, mais seulement une voie ancienne, qui pouvait être aussi bien protohistorique que moyenâgeuse et qui suit le même parcours que la route nationale 826 Orléans-Le Mans.

Nous savons que ce n'est pas là une preuve suffisante pour affirmer qu'il n'y a pas eu de voie romaine passant à proximité de la Tour de Grisset, d'autant que ces relevés sont faits sur le vu de photographies aériennes. Aurons-nous la chance de pouvoir prouver de façon tangible, à ceux qui soutiennent cette thèse, que le chemin qui va de la ferme de l'Ormois à la ferme des Boulets passant en aval de notre chantier, pour rejoindre ensuite le Loir près du cimetière mérovingien de Saint-Lubin-des-Prés, est une ancienne voie romaine ? Nous l'espérons, mais ce ne pourra être que l'objet de recherches ultérieures.





# OUVRAGES EN VENTE AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

*Cloître de l'Abbaye, à Vendôme*

---

- **Bulletins de la Société**, depuis 1862, prix selon l'année.
- **Tables méthodiques du Bulletin** (1862-1911 et 1912-1926), ensemble ..... 5 F
- **Etude Biographique sur M. Hte de la Porte**, par M. Richard de la Hautière, Vendôme 1868 .... 2 F
- **Cahier du Tiers Etat Vendômois aux Etats Généraux de 1614**, Vendôme 1872 ..... 2 F
- **Chartes Vendômoises**, publiées par l'abbé Métais, Vendôme 1905 (en cahiers non brochés, sans couverture) ..... 20 F
- **Cartulaire de Marmoutiers pour le Vendômois**, Par M. de Trémault, Vendôme 1893 (en cahiers non brochés, sans couverture) ..... 20 F
- **Mémoires de Bellanger de Lespinais**, Vendômois sur son voyage aux Indes Orientales (au cours duquel il donna Pondichéry à la France), publiés par H. Froidevaux, Vendôme 1875 ..... Epuisé
- **Catalogue raisonné des Basidiomycètes** qui croissent autour de Mondoubleau, par L. Legué, Vendôme 1908 ..... 6 F
- **Promenades aux bords du Loir**, par J. Alexandre, 1910 ..... 1 F
- **Quelques particularités sur la vie de Ronsard**, par Rémy Fouquet, Saumur 1937 ..... 3 F
- **Ronsard. Les Fêtes du IV<sup>e</sup> Centenaire à Vendôme**, Vendôme 1924 ..... 5 F
- **Mémoires de Marie du Bois**, sieur de Lestournière et du Poirier, valet de chambre de Louis XIII et Louis XIV, publiés par L. de Grandmaison, Vendôme 1936 ..... 10 F

*(S'adresser sur place au Gardien du Musée ou par correspondance au Bibliothécaire de la Société. Le port est toujours en plus.)*